

Aujourd'hui la Turquie

4 Ans
Aujourd'hui la Turquie
Quatrième année



Istanbul - Paris - Ankara - Genève - Izmir - Bruxelles - Antalya - Montréal

3 YTL - 1,70 euro

www.aujourdhuiturquie.com

N° ISSN : 1305-6476

Le journal francophone de la Turquie - numéro 37, Mai 2008

Un accès facile vers le monde entier: GeoPostYurtiçi...
www.geopostyurtici.com.tr

Culture



Osman Necmi Gürmen

Écrivain renommé, il nous parle de la francophonie en Turquie et de l'ouverture d'esprit nécessaire pour l'écriture.

Page 9

Création et stylisme



Engin Alpat

Maître de conférence à l'Université de Beykent, elle nous explique les problèmes qui persistent pour les stylistes et les créateurs de mode en Turquie.

Page 10

Économie



Hasan Latif

Pionnier de la pensée du management fractaliste en Turquie, il nous présente la méthode à utiliser pour une meilleure compréhension des crises.

Page 7

Savaş Çekiç : un designer engagé dans le social et la protection de l'environnement

Face à la raréfaction des matières premières et les défis énergétiques, le design est appelé à apporter des éléments de réponse aux nouveaux enjeux environnementaux. Nous avons rencontré Savaş Çekiç, un pionnier du design social en Turquie, qui nous parle de son métier et nous dit en quoi le design peut être social...

De nos jours, quelles sont les difficultés du design en Turquie ?

La relation entre le client et le designer n'est pas très bonne dans ce pays, à cause d'un grand nombre de facteurs : la prise de conscience culturelle et le manque de professionnalisation... On croit que notre métier peut être exercé par tout le monde, que chacun peut apporter des solutions avec son ordinateur. Ceci est valable aussi bien dans la création de pages web que dans n'importe quelle autre création. En général, les gens préfèrent demander à leurs proches au lieu de s'adresser à un professionnel.

À l'heure actuelle, les professionnels se distinguent-ils des amateurs uniquement par la qualité du travail effectué ?

Ce n'est pas seulement la qualité... Nous avons aussi été formés par un maître. La connaissance la plus importante dans le

design en matière de communication est la typographie et les professionnels voient les choses en fonction du passé, et savent que les choses à dire sont orientées vers l'ave-



Savaş Çekiç

nir. Le designer ne cherche pas à créer des solutions momentanées, mais travaille sur des échéances à long terme.

Pourquoi êtes-vous devenu designer ?

À vrai dire, je pouvais exercer un autre métier car j'ai fait deux ans d'études en tourisme et hôtellerie avant d'étudier le graphisme. J'avais également été retenu au département de dessin et de sculpture mais j'ai choisi le graphisme surtout pour des raisons économiques, je ne pensais pas pouvoir gagner ma vie en ayant suivi des études de dessin et de sculpture.

Pourquoi continuez-vous à être designer, que souhaitez-vous concevoir ?

La conception est une notion très large. Je travaille sur le design communicationnel en cherchant à réaliser des conceptions sociales. Chacun de nous a le devoir de rendre ce monde meilleur et je travaille

souvent pour le rappeler aux gens. Ces temps-ci, je me suis beaucoup préoccupé de

(lire la suite page 3)

Le Prix du « bon cœur » remis à İş Bankası

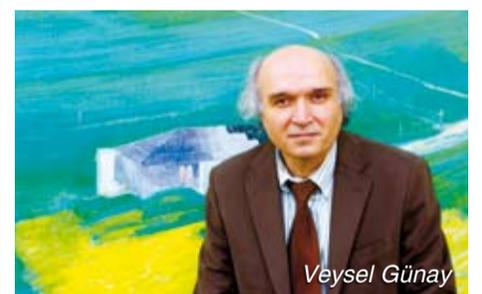


Serâ Tokay, Ersin Özince, Çetin Yıldırımakin

(lire la suite page 14)



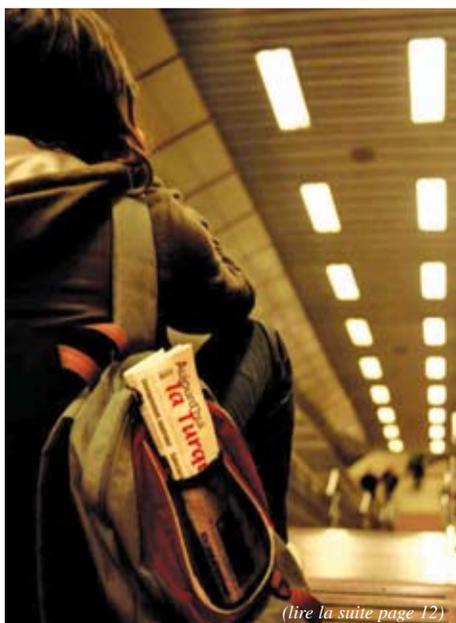
Une exposition qui saisit la lumière



Veysel Günay

(lire la suite page 13)

Turquie - France à la croisée des regards



(lire la suite page 12)

Le premier congrès des étudiants turcs de France : un pari difficile mais réussi

Le travail et la motivation de quelques étudiants strasbourgeois, rejoints rapidement par des volontaires venus de toute la France, ont su convaincre plus de 430 jeunes turcs de France mais aussi des partenaires qui ont largement contribué pour l'organisation du congrès les 5 et 6 avril 2008 au Palais Universitaire de Strasbourg.

Une initiative courageuse qui a agréablement surpris tout le monde. Les étudiants turcs étaient aux rendez-vous, très motivés et désireux de se rassembler et d'agir afin d'améliorer leur quotidien mais aussi pour contribuer à mieux faire connaître leur pays. Afin de mettre en place cet événement, une association est née pour en faciliter la préparation, l'Association pour l'Organisation du Congrès des Etudiants Turcs de France, dont le Président, Ömer Ali Gülel, docteurant

(lire la suite page 11)



Ömer Gülel

Traces numériques



*Dr Hüseyin Latif

Ara Güler déclare que la photographie n'est pas un art, elle immortalise des instants. « La photographie n'a pas besoin d'être un art, elle est une affaire d'histoire. On saisit et on fige l'histoire avec un appareil », nous dit le maître.

Les poissonniers de Kumkapı, Beyoğlu, le bateau à vapeur du Bosphore de Kandilli, l'embarcadère de Galata, Sirkeci, Tarlabası, le marché aux poissons de Beyoğlu... J'observe toutes ces oeuvres dans l'exposition « Istanbuliotte » de la Galerie MacArt.

(lire la suite page 14)

La Russie, quel partenaire pour l'Europe ?



*Laure Delcour

Souvent présentée comme la simple intronisation d'un successeur désigné par Vladimir Poutine dès décembre 2007, l'élection de Dimitri Medvedev à la présidence de la Fédération de Russie, le 2 mars

dernier, est-elle susceptible d'infléchir le cours de la diplomatie russe ?

C'est sans doute à l'aune des relations avec l'Union européenne que la politique étrangère de Dimitri Medvedev, sa continuité avec celle de son prédécesseur ou sa capacité à s'en distancier, pourront être jaugées. Lors du prochain sommet russo-européen à Khanti-Mansysk en juin, le nouveau président donnera le ton de sa politique européenne. Ce sommet est d'autant plus attendu que le partenariat entre Bruxelles et Moscou semblait dans l'impasse ces derniers mois.

Engagées au début des années 1990 dans un climat d'enthousiasme, les relations entre l'Union européenne et la Russie se sont ensuite développées dans une certaine désillusion. Bruxelles et Moscou ont certes donné au début des années 2000 une impulsion nouvelle à leur partenariat, en se fixant des objectifs ambitieux dans plusieurs domaines de coopération. Ce « partenariat stratégique » s'articule autour d'un dialogue énergétique instauré en 2000 et de quatre espaces communs initiés à Saint-Petersbourg en 2003 (espaces économique ; de liberté, de sécurité et de justice; de sécurité extérieure ; d'éducation et de culture).

Cependant, depuis plusieurs années, les ten-

sions se sont multipliées entre les deux partenaires. Elles se sont d'abord cristallisées dans l'ex-URSS. Les changements politiques survenus dans plusieurs pays de la région (« révolution des roses » en Géorgie en 2003, « révolution orange » en Ukraine en 2004) témoignent du pouvoir d'attraction exercé par l'Union européenne dans l'espace post-soviétique. L'adoption de « plans d'action » avec l'Ukraine et la Moldavie, puis les trois pays du Caucase, marque les débuts d'une politique européenne de voisinage à laquelle la Russie n'est pas associée, dans une région qu'elle considère comme faisant partie de ses intérêts vitaux. Cette transformation de « l'étranger proche » en voisinage de l'Union européenne est mal perçue par Moscou, qui, selon la logique d'un jeu à sommes nulles, associe à cette attractivité européenne une diminution de son influence. L'espace post-soviétique est également au cœur du problème énergétique. Les interruptions de livraisons d'hydrocarbures à l'Ukraine en 2006, à la Biélorussie en 2007, les menaces toutes récentes de Gazprom à l'encontre de Kiev ont convaincu Bruxelles que la Russie n'était pas un fournisseur fiable d'énergie. Pour Moscou en revanche, il s'agit de tirer les leçons de la volonté d'indépendance des ex-républiques soviétiques en cessant de subventionner les ventes d'hydrocarbures à ces pays et en ajustant les prix de l'énergie à ceux du marché mondial. L'enjeu, pour la Russie, est de trouver des voies de transit jugées plus fiables vers le consommateur européen (par la Serbie ou la Bulgarie : projet South Stream, par la Baltique : projet

North Stream), alors que l'Union cherche au contraire à contourner le territoire russe pour acheminer les hydrocarbures d'Asie centrale (projet Nabucco). Si la concurrence est vive sur la question du transit, les divergences sont également réelles en ce qui concerne le marché de l'énergie. L'État russe a repris en main un secteur désormais considéré comme stratégique pour les intérêts nationaux ; la Commission européenne, en revanche, place le développement d'un marché commun de l'énergie sous le sceau du libéralisme.

Tout récemment, l'indépendance du Kosovo a également mis en lumière les profondes différences entre la Russie et la plupart des États membres de l'Union. Ceux-ci (en particulier la France, l'Allemagne, la Grande-Bretagne et l'Italie) ont rapidement reconnu la souveraineté de Priština. Pour Moscou, ce processus est un précédent dangereux, qui pourrait entraîner des réactions en chaîne, notamment dans le Caucase du sud. Les récentes déclarations des dirigeants abkhazes et ossètes, qui s'appuient sur l'exemple kosovar pour demander leur séparation de la Géorgie, vont dans le sens de la Russie, qui a pourtant aidé ces deux régions dans leur combat sécessionniste. Le dossier du Kosovo ravive également les tentations russes de jouer des divisions entre États européens, en s'appuyant sur ceux qui restent hostiles à l'indépendance de Priština (Espagne, Chypre, Slovaquie). L'embargo russe sur la viande polonaise, la crise russo-estonienne du Soldat de Bronze ont certes été l'occasion pour l'UE de revendiquer en 2007 l'existence d'un « principe de solidarité » entre États membres

face à la Russie ; mais il en va tout autrement dans le cas du Kosovo, qui touche au cœur de la souveraineté étatique.

Pourtant, en dépit de ces désaccords, l'Union européenne et la Russie sont appelées à rester des partenaires privilégiés, car fortement interdépendants. Cette interdépendance s'est très nettement renforcée depuis l'élargissement de l'Union européenne en 2004 et elle est manifeste dans les échanges commerciaux : l'UE élargie est le premier partenaire commercial de la Russie, totalisant près de 52 % des échanges extérieurs russes ; quant à la Russie, elle arrive en troisième position dans le classement des partenaires de l'UE, après les États-Unis et la Chine. Les transactions entre la Russie et l'UE sont encore appelées à se développer : la structure des échanges montre en effet que les deux partenaires sont complémentaires. Ainsi, si l'Europe dépend largement de la Russie pour son approvisionnement énergétique, Moscou compte aussi sur le marché européen pour ses exportations d'hydrocarbures.

Dans ce contexte, les négociations pour un nouvel accord Union européenne-Russie, désormais imminentes après la levée du veto polonais, seront fondamentales. En tentant d'impliquer les Russes dans des coopérations concrètes (par exemple sur des opérations de sécurité ou sur la question des visas), la présidence française de l'UE, très attendue à Moscou, pourrait apaiser des relations complexes et donner une nouvelle impulsion à ce partenariat incontournable.

*Laure Delcour Directrice de recherches à l'IRIS

Projet de l'Union méditerranéenne



*Mireille Sadège

Projet évoqué lors de sa campagne électorale (discours du 2 février 2007) puis repris lors de son discours d'investiture par Nicolas Sarkozy, une « Union méditerranéenne (UM) » aurait pu voir

le jour, initiative dont le contenu et le contour sont longtemps restés flous et imprécis, d'où des réactions assez mitigées et réservées. Et, lorsque M. Sarkozy a annoncé que la Commission européenne y serait associée mais qu'en revanche les deux Unions, européenne et méditerranéenne seraient distinctes, là, les désaccords – voire l'hostilité – se sont manifestés de la part des partenaires européens, principalement l'Allemagne. En effet, Angela Merkel craint une division de l'Union entre les pays riverains de la Méditerranée et les autres, causant une concurrence qui pourrait mettre à mal la cohésion au sein de l'UE. Cette initiative française devait d'ailleurs être à l'origine d'importantes tensions dans les relations franco-allemandes mais, le 3 mars dernier à Hanovre, lors d'une rencontre avec Mme Merkel, le président Sarkozy est officiellement revenu sur sa proposition, faisant des concessions pour obtenir un compromis

qui sera symbolisé d'abord par un changement de nom : ainsi l'Union méditerranéenne deviendrait l'Union pour la Méditerranée. Il s'agit désormais d'un projet européen résultant de l'accord des 27 pays membres plus les pays du Sud dont l'objectif sera de relancer le processus de Barcelone. Fini donc le projet d'une Union concurrente. Le processus de Barcelone nécessitait-il réellement une relance ? Comment le projet de l'Union pour la Méditerranée peut-il apporter un véritable renouveau ?

Le Forum de Paris, qui s'est déroulé du 28 au 30 mars sur le thème « Une Union pour la Méditerranée : pour quoi et comment faire ? », avait pour objectif d'éclaircir le débat. Trois journées durant, des intervenants de tout bord ont ainsi analysé les atouts, les problèmes et les limites du processus de Barcelone tout en apportant des propositions pour le Sommet du 14 juillet qui réunira à Paris les pays de l'UE et les riverains de la Méditerranée. Celui-ci devrait fixer les principes et l'organisation de l'Union pour la Méditerranée avec une approche fondée sur des projets précis.

L'idée du processus de Barcelone a été lancée dans un contexte d'optimisme au Proche-Orient avec pour objectif la réduction de l'écart entre les deux rives de la Méditerranée mais, avec l'éloignement du retour de la paix

dans la région et d'autres facteurs, le processus s'est bloqué. Les intervenants au Forum de Paris étaient unanimes en ce qui concerne le bilan insuffisant du processus de Barcelone et, quant à ces motifs, Jacques Attali les résume ainsi : « ... il était trop lié à des négociations politiques sur un conflit particulier alors que l'expérience apprend qu'aucune relation internationale ne pourrait être fondée sur l'octroi par l'un aux autres. Or, le processus de Barcelone est fondé sur l'octroi par le Nord au Sud ». D'où la nécessité d'une relance et tous les intervenants ont salué l'initiative du président Sarkozy qui a eu le mérite de relancer le partenariat euro-méditerranéen.

Le nouveau projet marque le passage d'une union politique vers une union de projets communs. L'Union pour la Méditerranée ne doit pas être conçue comme un projet des Européens pour les pays du Sud, mais comme un projet d'égal à égal, portant sur des projets concrets comme la coopération environnementale et scientifique avec un volet consacré à l'éducation et à la culture. Quant au financement, il sera plus important que les fonds alloués dans le cadre du processus de Barcelone, complété par un financement issu du secteur privé pouvant aller jusqu'à 14



milliards d'euros supplémentaires.

Pour finir, rappelons que le projet de M. Sarkozy était également ambigu concernant la Turquie, la question de savoir s'il s'agissait d'une alternative à l'élargissement n'étant pas réellement tranchée. A ce sujet, Pierre Moscovici a précisé : « aucun projet d'Union pour la Méditerranée ne doit écarter le projet d'adhésion de la Turquie à l'UE, si elle remplit les conditions pour y entrer. »

Pour finir, dans une Union à 27 où les décisions les plus importantes sont prises à l'unanimité, la position de la France, aussi importante soit-elle, ne la dispense pas de la recherche de compromis. C'est ce qu'a fait le président Sarkozy au sujet de son projet d'Union méditerranéenne, cela constituant un bon exercice pour celui qui va, d'ici quelques mois, assurer la présidence de l'Union. Pour ce qui est de l'Union pour la Méditerranée, cela dépendra de la volonté et de l'implication des uns comme des autres.

*Mireille Sadège, journaliste, Docteur en histoire des relations internationales

Savaş Çekiç : un designer engagé dans le social et la protection de l'environnement

(Suite de la page 1)

ce sujet, car je ne vois pas d'un bon œil l'avenir du monde dans un système qui est loin de rendre l'homme heureux. Nous sommes en ce moment la pierre angulaire du capitalisme qui, sans design, s'effondrerait. J'ai pour objectif d'avertir tous les designers en faisant savoir que : plus nous serons créatifs, plus les produits se vendront car la consommation augmente avec la production.

Vous vous définissez comme designer social, en quoi cela consiste-t-il ?

Alors que le design traditionnel s'attachait aux notions de l'individu pour créer des produits à but lucratif, le design social s'intéresse aux groupes ou aux communautés mais sans pour autant négliger les besoins individuels ; il crée toujours des produits et services mais cette fois à but socioculturel, même s'il s'agit toujours de design, en termes de réflexion, de démarche, de créativité...

Comment le design va-t-il sauver le monde ?

Le design s'intéresse à de nombreux domaines comme le numérique, le graphique, le textile, le packaging, le développement urbain, l'organisation d'espace... Il ne se limite pas à la recherche esthétique et a aussi une utilité sociale, par exemple l'éco-design qui prend en compte l'ensemble des impacts environnementaux d'un objet, dès sa conception, pour les minimiser. Donc le design communicationnel ne résout pas uniquement les problèmes des entreprises, il a aussi un rôle

dans la résolution des problèmes sociaux.

Lorsque nous analysons de près notre profession, nous observons ce schéma : l'homme de science invente un objet, et les designers aident à le faire vendre. Un écrivain produit une œuvre qui se transforme en livre, avant d'être conçue pour être présentée au lecteur.

Avec la communication, même la guerre peut être vendue. Un designer peut gagner beaucoup d'argent, même si ce qu'il perçoit n'est pratiquement rien par rapport aux gains de son client. Pour le design du logo d'une grande société, on peut gagner jusqu'à 120 000 dollars. Certes, c'est le drapeau de l'entreprise mais le budget de la société est estimé en milliards de dollars. Le capitalisme se protège de tous les points de vue : en faisant croire que la bourse va s'effondrer et qu'une crise va apparaître, tout en restant favorable au système.

Peut-il y avoir une relation entre le designer et les puissances économiques et politiques ?

Ce travail s'oppose forcément au système. On sait que la consommation entraîne la production, ce qui va causer la pollution de l'air. Dans certaines situations, il faut être

cohérent : soit vous êtes pour le système, soit vous êtes contre. En tant que designer social, je pense pouvoir convaincre les gens de moins consommer. D'ailleurs, ceux que nous devons convaincre sont peu nombreux par rapport à la population mondiale. Les problèmes des pauvres sont différents, leur souci est de trouver de quoi se nourrir, ce n'est pas la consommation excessive.

Les designers sont-ils les précurseurs de nouvelles opinions ?

Je pense que oui. Les architectes avaient de l'influence il y a un siècle. Aujourd'hui, ce sont les designers communicationnels qui influencent les gens.

Comment peut-on sensibiliser les gens au respect de l'environnement ?

Nous avons tous des responsabilités envers notre environnement. S'il faut donner un exemple simple, notre ordinateur produit de la chaleur, mais on ne peut pas s'en passer, la technologie nous force à l'utiliser. Tout comme il serait vain de monter vivre sur une montagne parce que l'on se dit écologiste, fermer les portes de notre pays au monde extérieur n'est pas non plus une solution. Nous devons trouver des solutions pour le monde entier alors que le système renforce le courant nationaliste et soutient la mécon-



Rechauffement climatique



naissance des problèmes universels.

Que faites-vous à ce sujet lorsque vous faites votre métier ?

Je réalise des campagnes. Je soutiens toujours les actions à vocation universelle. Et personnellement je fais du « design pauvre » avec des papiers simples et pas beaucoup de couleurs. Je présente mes travaux de la manière la plus simple qui soit, ce qui est important, c'est l'idée. En dehors de cela, je me préoccupe des problèmes sociaux, de design social : 80 % des travaux réalisés ici sont liés aux problèmes sociaux et il s'agit souvent d'un travail bénévole.

Parlons un peu de la revue No design...

No design est un recueil de design social, une revue qui traite du design, mais nous préférons parler de recueil, d'autant que nous ne pouvons pas le publier régulièrement comme une revue. Dans le passé, deux manifestes avaient été publiés : « First Things First », et notre revue les prolonge. Nous avons publié en turc mais, vu que c'est un événement universel, il serait préférable de la publier aussi en anglais. Nous avons d'abord visé les designers de Turquie avec un site nommé : www.notasarim.org. On peut y trouver la revue au format PDF et ce site reçoit 1000 visites par mois, ce qui est un bon début.

Propos recueillis par
Hüseyin Latif

Plus les chiffres sont grands, moins nous avons besoin d'en parler.

Et quand on évoque un partenaire bancaire fiable en Turquie, il n'y a pas de chiffres plus éloquentes que ceux de İsbank. En terme de couverture géographique, de relations commerciales, de présence dans les secteurs d'activité clés et d'innovation, la banque qui prétend aujourd'hui aux plus gros chiffres est aussi celle qui a engendré le plus de résultats pour ses partenaires.

İSBANK

La littérature turque dans la langue de Molière

Faruk Bilici est historien, spécialiste de la période Ottomane et de la Turquie contemporaine. Professeur des universités à l'INALCO, il codirige également la collection «Bibliothèque turque» chez Actes Sud. Il nous fait un état des lieux sur l'édition d'ouvrages turcs en français.

Parlez-nous de votre parcours, de vos études à votre arrivée à l'INALCO ?

J'ai commencé par entreprendre des études d'histoire classique à l'Université d'Istanbul. Parallèlement, j'ai appris beaucoup de langues dont l'arabe et le persan. Afin d'écrire ma thèse, je suis venu en France en 1974. De 1980 à 1990, j'ai travaillé en tant qu'archiviste à Rouen, en Normandie. Puis j'ai eu l'occasion de retourner en Turquie car la France et l'université de Marmara ont signé un accord de coopération scientifique et technique dans le domaine des archives. J'ai ainsi été choisi pour créer un département d'archivistique à l'université de Marmara, tout en étant chercheur à l'Institut français d'études anatoliennes d'Istanbul (IFEA). En 1995, je suis revenu en France afin d'intégrer l'Institut national des langues et civilisations orientales (INALCO) en tant que maître de conférences et par la suite, je suis devenu professeur des universités dans le même établissement.

Pouvez-vous nous expliquer ce qu'est l'INALCO ?

Il s'agit de « l'Institut national des langues et des civilisations orientales ». Anciennement, il s'appelait l'école des langues orientales. Cet institut a été créé en 1669 par Louis XIV et par son ministre Colbert dans le but d'enseigner le turc. Aujourd'hui, l'institut s'est considérablement développé car il permet désormais l'enseignement de 93 langues, dont le turc évidemment, mais aussi les langues turciques comme l'azéri, l'ouzbek et le kazakh, le kirghiz et le tatar. Nous comptons environ 200 étudiants qui apprennent le turc et qui peuvent être formés jusqu'en doctorat. En plus des langues, nous enseignons la littérature et la civilisation turques et l'histoire de l'Asie centrale,

l'histoire de la Turquie contemporaine et les autres matières que j'ai signalées plus haut.

Certains chercheurs, comme Pierre Chuvin que vous connaissez bien, ont constaté que la littérature turque était trop peu présente en France. Partagez-vous cette opinion ?

Il est vrai qu'en France, la littérature turque s'est longtemps trouvée réduite à un très petit nombre d'auteurs : Nazim Hikmet et Yasar Kemal. Les raisons principales étaient qu'il n'y avait pas suffisamment de bons traducteurs et que les maisons d'éditions n'étaient pas incitées à publier ce genre de littérature. Or on constate que, depuis plusieurs années, la littérature turque connaît un engouement en France car les maisons d'édition commencent sérieusement à s'y intéresser. La place, en France, de cette littérature est donc en progression constante selon moi. Et personne ne contredira le fait que l'attribution du prix Nobel à Orhan Pamuk a joué un rôle considérable dans ce processus. Notons également que statistiquement parlant, la France est le pays où l'on publie le plus d'œuvres turques, et cette diffusion concerne les grandes maisons d'éditions françaises comme Gallimard, Seuil, Fayard, l'Harmattan et bien sûr Actes-Sud.

Cette quantité de publication concerne-t-elle beaucoup d'auteurs turcs ?

Effectivement, beaucoup d'auteurs sont concernés et surtout, beaucoup de genres différents. Avant, nous trouvions essentiellement de la poésie et des romans mais aujourd'hui, les nouvelles turques, entre autres, ont fait leur apparition et bientôt les essais.

Quelles sont les raisons de cet engouement ?

L'actualité brûlante de la Turquie attise la curiosité et donne véritablement envie aux gens de connaître la culture intrinsèque du pays. Elle est évidemment connue

Les Turcs pensent que le problème européen est limité aux domaines économiques, diplomatiques et politiques. Or, l'essentiel du problème est l'intégration culturelle de ce pays avec l'Europe.

sur le plan polémique par le biais de sa candidature à l'UE. Il y a une volonté de la part des maisons d'édition françaises de montrer que la Turquie a une histoire et une culture que présentent les opposants à son adhésion à l'UE. Les responsables turcs ont commencé eux aussi à promouvoir leur pays par le biais d'un

organisme dépendant du ministère de la culture turque, le TEDA (Projet d'aide à la publication de la littérature turque à l'étranger). Depuis trois ans seulement, cet organisme régule les éditions de littérature turque en France et propose, voire impose, la publication de certaines œuvres d'auteurs à la mode en Turquie. Le ministère turc offre des subventions aux maisons d'éditions françaises, pouvant atteindre jusqu'à 10000 \$ pour des ouvrages importants. Cela couvre les frais de traduction, parfois d'édition et de distribution. Ces subventions sont très encourageantes dans la promotion de la culture turque à l'étranger. Naturellement, il ne faut surtout pas sacrifier la qualité. D'ailleurs, ce que recherchent ces maisons d'éditions, ce sont avant tout des œuvres de qualité et ce ne sont pas forcément celles que voudrait le ministère. Mais pour faire connaître les bons auteurs, il faut aussi des agents littéraires de qualité. Je constate qu'actuellement, un effort mutuel de promotion de la belle culture turque s'opère entre les deux pays, mais cet effort est plus sensible de la part des éditeurs français.

Les éditions Actes Sud ont créé deux collections réservées à la littérature turque. Comment fonctionnent-elles ?

Je voudrais d'abord préciser que la France est le seul pays de l'Europe occidentale qui abrite une maison d'édition possédant deux collections réservées à la littérature turque. Celles-ci s'intitulent « Lettres Turques » et « Bibliothèque Turque »

que Pierre Chuvin et moi-même dirigeons, tandis que la première est dirigée par Timour Muhidine. La première publie quatre titres par an.

Publiée dans le cadre Sindbad/Actes-Sud, dirigé par Farouk Mardam-Bey, la seconde collection, « bibliothèque turque », est essentiellement consacrée à la production littéraire et intellectuelle de la période ottomane. Elle a pour ambition de publier deux ouvrages par an consacrés aux textes des voyageurs et de diplomates, aux essais, mais aussi aux ouvrages qui traitent de la littérature turque ou encore de la politique lors de la période ottomane.

Quelles sont les œuvres qui vont être prochainement publiées ?

Actuellement, plusieurs projets sont en cours, comme publier en 2008 des ouvrages consacrés à Osman Hamdi Bey, l'intellectuel ottoman à l'origine de la création des musées dans l'empire et un autre sur le



Faruk Bilici

théâtre d'ombre turc : Hacivat et Karagöz. En 2009, un ouvrage composé de textes évoquant la vie et les observations des Turcs à Vienne et datant du XVII^e et du XVIII^e sera publié. Vienne est, en effet, une ville emblématique pour ce peuple car elle constitue la porte d'entrée dans l'Europe. Et puisque cette année 2009 sera l'année de la Turquie en France, la collection a décidé d'éditer un ouvrage sur la production du prince Sabahaddin, homme notable qui s'est singularisé par sa production politique et intellectuelle, notamment dans le domaine de la décentralisation de l'empire ottoman. Nous pensons publier également l'Histoire de la littérature turque au XIX^e siècle d'Ahmet Hamdi Tanpınar. J'espère très sincèrement que ces collections pourront être développées grâce à Actes-Sud mais aussi grâce au ministère de la culture turc.

Ainsi que vous l'avez justement souligné, nous constatons une certaine curiosité pour la culture turque. Mais paradoxalement alors que les maisons d'édition françaises dévoilent la Turquie sous son jour le plus productif, les médias français n'agit pas de cette manière. Seuls les sujets les plus polémiques font l'actualité de la Turquie. Comment expliquez-vous cela ?

L'image de la Turquie a toujours été véhiculée par des problèmes conflictuels. Elle est vue uniquement sous les questions arméniennes, kurdes et chypriotes. Ce sont des sujets totalement politisés. Le problème essentiel ne vient pas forcément des Européens. Les Turcs se sont laissés enfermer dans ces visions polémiques, ils n'ont pas ouvert les centres culturels dans les différentes grandes villes européennes, comme le font la plupart des pays et ils n'ont pas montré non plus un effort d'intégration dans les cultures européennes. Ils pensent que le problème européen est limité aux domaines économiques, diplomatiques et politiques. Or, l'essentiel du problème de la Turquie est l'intégration culturelle de ce pays avec l'Europe. Les Turcs n'ont fait aucun effort jusqu'à maintenant pour créer des structures de parrainage et de jumelage entre villes européennes et turques. Il y a trop de barrières administratives et bureaucratiques à franchir pour ce genre d'initiatives, donc cela décourage énormément. Le seul domaine où les choses marchent bien est le domaine Erasmus, le réseau universitaire d'échange d'étudiants et d'enseignants. Cela est un bon début. Cette réussite doit devenir un exemple pour tous les autres réseaux.

Propos recueillis par
Mireille Sadège et Marine Deneufbourg

Depuis l'an 2000...



...nous sommes à votre service, et nous faisons tout pour rester votre partenaire le plus proche. QUALITE et RAPIDITE sont nos mots d'ordre.

- * Traduction écrite en toutes langues (Administrative, juridique, commerciale, technique, médicale)
- * Spécialisé turc/français et français/turc
- * Interprétation simultanée et consécutive
- * Organisation de réunions et séminaires
- * Service de guide professionnel

trio
TRADUCTION & ORGANISATION

www.trio-zeta.com

TRIO Tercüme ve Organizasyon, Orgeneral İzzet Aksular Caddesi, Ordu Yapi Koop. 1A Blok D25, 4. Levent 34330 İSTANBUL
Tel: +90 212 268 30 94 Faks: +90 212 268 30 96



La réhabilitation des quartiers de Fener et Balat à Istanbul financée par l'Union européenne

Tout a démarré en 1996 lors de la conférence Habitat II de l'Unesco à Istanbul. Quatre sites ont été choisis pour figurer sur la liste du patrimoine culturel de l'Humanité : le parc archéologique de Sultanahmet, le complexe de la mosquée de Soliman, le quartier de Zeyrek et les murailles byzantines.

Les mairies des arrondissements concernés ont voulu obtenir des financements pour améliorer les conditions de vie et l'environnement urbain. En 1997, celle de Fatih a réalisé une étude préliminaire en partenariat avec l'Union européenne, l'Unesco et l'Institut français des Études anatoliennes pour la réhabilitation de Fener et Balat. Ces quartiers, composés en leur temps par des maisons en bois, ont été la proie d'incendies dévastateurs dans les années 1856 et 1886 et la plupart des constructions ont disparu dans les flammes. Celles construites par la suite sont en brique, à l'architecture particulière, toutes mitoyennes et en général de 4 étages. Une demande de financement a été soumise en 2000 à l'UE ; en 2002, le contrat a été signé et l'appel d'offres lancé auprès d'entreprises spécialisées ; le contrat d'assistance technique a débuté en janvier 2003.

Le consortium chargé des services techniques est dirigé par Foment S.A, société de développement de la mairie de Barcelone, l'entreprise WYG International et une ONG turque pour la valorisation du travail des femmes. La société française Gret, concernée par les analyses sociales, en faisait partie à l'origine puis a quitté le consortium. L'étude

de base portait sur la réhabilitation de 200 bâtiments mais a été sous-estimée financièrement. L'UE a accordé un financement de 7 millions d'euros dont le montant n'a pas été revalorisé durant les 5 ans du programme. Les quatre actions du projet sont :

1) La réhabilitation des habitations

Les travaux prévus étaient de type « léger » et visible : protection des bâtiments vers l'extérieur, couverture, fermetures, ravalement de façades avec des techniques d'origine et l'utilisation de matériaux compatibles avec ceux employés à l'origine. Il est apparu au fur et à mesure des études que certains immeubles nécessitaient des travaux plus lourds tels que la consolidation de leurs fondations pour la protection contre les risques sismiques.

Au total, 121 immeubles auront été restaurés en trois étapes :

- un lot de 26 maisons pour des travaux extérieurs,
- un second de 52 maisons pour des travaux légers et 22 pour des travaux lourds,
- le troisième qui va se terminer en juin 2008 concerne en tout 21 habitations dont 14 pour des travaux lourds.

Des réunions publiques ont eu lieu dans le but d'informer les habitants, de répondre à leurs questions, à leurs inquiétudes. Les propriétaires concernés ayant accepté la réhabilitation de leur immeuble (ce qui n'a pas été le cas de tous) ont signé un accord spécifique avec la mairie. Ils ont pour obligation de ne pas vendre leur habitat dans les 5 ans qui suivent l'achèvement des travaux et de n'augmenter

les loyers que du taux légal de l'inflation.

2) La réalisation de trois centres sociaux destinés aux femmes et aux enfants

Deux seulement sont achevés. En 2003, la mairie devait fournir les locaux adaptés aux activités prévues mais, faute de trouver de tels immeubles, des bâtiments existants ont été réhabilités. Un de ces centres se trouve dans la demeure de l'écrivain roumain Dimitri Kantemir qui a habité cette maison à la fin du XVII^e siècle et son premier étage est utilisé comme musée en son honneur. Le second centre a été réalisé tout près des locaux administratifs des responsables du suivi du projet. Les plans destinés au troisième centre, prévu dans un immeuble de taille plus importante, ont été remis à la mairie qui prendra en charge les travaux.

Une ONG turque a réalisé durant 14 mois un travail de qualité destiné à l'amélioration des services sociaux de base dédiés aux femmes et aux enfants.

3) La revitalisation des rues commerçantes de Balat.

Le projet a permis de réhabiliter 28 commerces (toiture et façades) et 5 autres ont fait l'objet d'une restauration intégrale. Le quartier a retrouvé son animation et son âme.

4) Le traitement et la récupération des déchets recyclables.

Il a fallu tenir compte des us et coutumes du pays où, par exemple, la récupération de certains déchets, tels que le papier ou le métal se fait par ramassage direct par les personnes qui en vivent. Une campagne d'information a



été faite dans les écoles et environ 2500 pouilles ont été distribuées fin avril 2005 dans les différentes habitations avec l'organisation de deux collectes hebdomadaires. L'action a duré finalement un an... et s'est arrêtée.

Le programme s'achèvera en juin prochain et aura mobilisé en permanence deux personnes de la mairie de Fatih et une équipe de 7 personnes dirigée par Monsieur Luis Mezzano, architecte diplômé en urbanisme et aménagement du territoire, co-directeur international du programme et représentant le consortium. Cette équipe, à son pic d'activité, comptait jusqu'à 25 personnes. Les travaux réalisés ont eu une répercussion sur la valorisation immobilière du quartier et son attractivité.

À quoi ressembleront Fener et Balat dans quelques années ? Il n'est pas exclu que certains investisseurs étrangers trouvent un intérêt à acheter et rénover d'autres immeubles dans ce secteur qui a retrouvé une vie et des couleurs, il suffit de s'y promener pour s'en rendre compte.

Je voudrais remercier Monsieur Luis Mezzano, à la direction de ce programme d'envergure et Fatma Ensaroğlu du service urbanisme de la mairie de Fatih.

Texte et photos : Nathalie RITZMANN

Dole

La Passion du Fruit au service de la Communauté

everfresh

www.everfresh.com.tr

Nous sommes devenus riches, mais pourquoi les investissements s'arrêtent ?



*Selda Atik

Le mois dernier, TÜİK a terminé la mise à jour des calculs nationaux. Ce travail qui dure depuis 2004 a été effectué selon le Système de Calcul européen, dont le code est ESA 95, et le lendemain, lorsqu'on a rendu public notre revenu national, nous avons constaté que nous nous étions enrichis de 32%... Le PIB (Produit national brut) s'est accru de 126 milliards de dollars pour atteindre 526 milliards de dollars. Et notre revenu par tête d'habitant est monté de 5480 dollars à près de 7500 dollars.

La précédente série de revenu national prenait pour base l'année 1987, tandis que la nouvelle série se base sur 1998, et pour la nouvelle période, la nouveauté, ce sont les critères de calcul. On a, par exemple, commencé à prendre en compte le revenu des employés, qui travaillent illégalement, tels que les femmes de ménage, les gardes d'enfants ou les jardiniers. Par ailleurs, certains produits qui n'entraient pas en compte auparavant, le sont à présent, comme c'est le cas pour le kiwi, la viande d'oise, la viande de chameau. Alors que dans l'ancien système, on incluait dans la valeur de la production les impôts indirects, tels que la TVA ou la taxe spéciale à la consommation (ÖTV), maintenant ces dernières ont été exclues du calcul, ce qui permet d'éviter que le changement des impôts ne soit perçu comme une augmentation de la production. Quant aux subventions sur le produit, elles ont été incluses dans le calcul, etc...

Naturellement, contrairement au PIB, qui a augmenté avec le nouveau système de calcul, les dettes, elles, se sont réduites, et nous avons pu constater tous ensemble que ces dettes n'avaient rien d'effrayant !!! Par

exemple, la proportion de la dette publique par rapport au PIB a baissé de 63% à moins de 50%. Quant à la dette extérieure du secteur privé, nous avons vu qu'il n'y avait vraiment pas de quoi s'inquiéter, puisqu'elle était au-dessous de 23%. Et le déficit des opérations courantes, pour lequel nous nous inquiétions depuis tant d'années, il n'était pas de 8%, mais au-dessous même des 6%.

Évidemment, dans ce cas, ni la récession aux États-Unis, ni l'inflation en Europe, ni le taux de croissance qui diminue, ne nous intéressent plus du tout... Quoi qu'il en soit, notre revenu a augmenté et nos dettes se sont réduites. Tout cela, c'est très bien, mais alors, pourquoi avons-nous donc encore peur que le flux du capital à court terme, qui rentre dans le pays, ne cesse à cause de la récession et reparte là où il est venu ?

Réveillons-nous donc pour jeter un coup d'oeil à la réalité, au vrai tableau de 2008 :

Dans les deux premiers mois, la sortie de capitaux de Turquie a atteint 14 milliards de dollars. Le total d'investissements de portefeuille, qui était de 107 milliards de dollars au 28 décembre 2007, a baissé à 92,6 milliards de dollars, en date du 29 février. Le capital à court terme, qui finançait notre déficit des opérations courantes, et qui remédiait même à la dette publique interne, se retire...

Dans cette colonne, nous avons déjà souligné à maintes reprises que le sort des pouvoirs politiques était déterminé par les indices économiques, par le fait de procéder aux réformes structurelles et de faire passer les soucis économiques avant les soucis politiques... Mais l'aise, ressentie par le pouvoir suite aux

élections législatives de 2007 notamment, a fait que les leaders politiques ont relâché les brides de nombreuses politiques, alors qu'au départ, ils y attachaient de l'importance...

Souvenons-nous brièvement du passé. Avec les mesures préventives économiques, qui ont commencé à être mises en oeuvre avant les élections de novembre 2002, la bourse est montée du niveau de 8600 à celui de 14500, le taux d'intérêt a baissé de 72% à 42%, et le dollar, de 1,68 à 1,52. Les marchés, qui ont accueilli avec prudence le pouvoir à parti unique arrivé avec les législatives de novembre 2002, ont pris un cours positif, avec les déclarations du gouvernement, le vote rapide des réformes au parlement, l'intégration avec l'UE, le FMI et l'économie globale, et

le signal d'une poursuite de la mise en oeuvre des politiques monétaires et financières rigoureuses. L'entrée de capitaux s'est accélérée et cette tendance s'est poursuivie jusqu'au troisième quart de 2007.

En cela, le rôle de la stabilité politique intérieure était tout aussi important que celui des conditions positives extérieures...

Dans des circonstances normales, la bourse, les taux d'intérêts et le cours des devises ont une certaine synchronisation. Soit, en bref : lorsque la bourse descend, le taux d'intérêt et le dollar montent, et lorsque la bourse monte, le taux d'intérêt et le dollar descendent. Or, en Turquie, c'est le contraire qui se passe. Depuis le début de l'année, la bourse est descendue du niveau de 58.500 à celui de 38.500, elle a donc enregistré une baisse de 35%, tandis que le taux d'intérêt et le cours des devises sont restés fixes. Et vers la fin du mois de mars, la bourse est demeurée calme, tandis

que le cours de change et le taux d'intérêt ont marqué une hausse sérieuse. En résumé, le seul élément qui contribue au déséquilibre, ce n'est pas la fluctuation internationale, mais le chaos politique vécu à l'intérieur du pays. La Turquie a déjà vu ce scénario en 1994, en 1998 et en 2000. Ce n'est donc pas une première. Quant au discours qui prétend que notre économie n'est plus fragile, qu'elle ne sera pas affectée par ces fluctuations et que tout va bien, il est excessivement négligeant et bien trop optimiste. Alors que les changements qui surviennent dans l'économie américaine affectent même les économies asiatiques développées, telles que celle de la Chine et du Japon, il faut bien réfléchir aux conséquences qu'ils peuvent avoir sur la Turquie, qui, chaque vendredi, connaît un bouleversement de l'actualité politique dans ses fondements.

Enumérons tout de suite, sans même réfléchir, quelques-uns des indices qui se manifestent. La fluctuation du dollar va augmenter les dettes du secteur privé, ainsi que le déficit des opérations courantes, déjà élevés ; la déstabilisation va accélérer la sortie de capitaux étrangers, même si le taux d'intérêt réel est élevé, et l'investisseur local va soit remettre à plus tard les investissements, soit les arrêter. Quant au taux de chômage, qui est actuellement de 11%, ne représente pas la réalité. Selon le quotidien Dünya daté du 29.03.2008, ce ne sont pas les hommes politiques qui ont fait un pas en arrière, mais le monde des affaires ! Du textile au mobilier, des machines à l'alimentation, de nombreux secteurs voient ses investissements sur le point de s'arrêter. L'article en question est signé par de nombreux hommes d'affaires et industriels.

*Dr. Selda Atik, chercheur à l'Université de Başkent

La fluctuation du dollar va augmenter les dettes du secteur privé, ainsi que le déficit des opérations courantes, déjà élevés.

L'économie mondiale en 2008 : des perspectives difficiles...



*Sylvie Matelly

Alors que depuis ce début d'année, les organisations internationales et les instituts économiques revoient à la baisse les uns après les autres leurs prévisions de croissance, on peut s'interroger plus fondamentalement sur les perspectives économiques et surtout les conséquences d'un ralentissement général de l'économie mondiale. Les craintes quant à la situation économique mondiale se sont amplifiées au mois d'août dernier lorsqu'il est apparu que la crise américaine des subprimes pouvait menacer la croissance économique aux États-Unis. L'économie de ce pays étant l'un des principaux moteurs de l'économie mondiale, une telle perspective n'a pas manqué d'affoler les places financières et les marchés mondiaux. Même la réserve fédérale américaine est intervenue, massivement et à plusieurs reprises, ces six derniers mois pour tenter de limiter la casse, voire si cela était encore possible éviter que les États-Unis n'entrent en récession. Il apparaît aujourd'hui inévitable qu'un tel ralentissement américain se produise, le contexte politique est, qui plus est, peu propice au dynamisme économique :

les fins de mandats et les campagnes électorales, comme c'est le cas en ce moment aux États-Unis, sont souvent des périodes transitoires et d'attente, plus que des périodes de grands changements.

Plusieurs experts ont toutefois fait remarquer ces derniers mois que l'économie mondiale était devenue multipolaire et qu'outre les États-Unis, l'Europe et les pays émergents étaient également des moteurs importants de cette économie et qu'ils pourraient donc, le cas échéant, compenser un ralentissement américain. Le sujet est toutefois plus compliqué et la question essentielle pour évaluer les conséquences d'une telle situation est de savoir si cette crise américaine va durer ou non. Un ralentissement économique de quelques mois, comme ce fut le cas au début de l'année 2002 aux États-Unis, n'aurait très certainement qu'un impact limité sur le reste du monde. Il freinerait les exportations des pays émergents, Chine en tête, et pénaliserait la croissance européenne dans son sillage mais, dès le

début de l'année 2009, on pourrait imaginer une rapide reprise de cette économie et donc un certain retour à la normalité pour le reste du monde.

À l'inverse, si la crise devait durer, les perspectives peuvent s'avérer très différentes. Une telle hypothèse est loin d'être exclue car malgré la solidité et la capacité de récupération de cette économie américaine,

plusieurs facteurs viennent aujourd'hui perturber un système relativement bien réglé depuis une quinzaine d'années. L'augmentation du cours du pétrole affecte très certainement la confiance, parfois démesurée, des consommateurs américains tout en pénalisant leur pouvoir d'achat, principal moteur de la

croissance outre-Atlantique. La baisse du dollar vis-à-vis de l'euro est, économiquement parlant et dans un contexte de ralentissement économique, plutôt un facteur favorable : elle réduit artificiellement le prix des exportations américaines tout en renchérissant les importations, favorisant ainsi une plus grande compétitivité des produits

« made in USA » tant à l'export qu'en termes de consommation interne. Une dépréciation trop rapide du billet vert pourrait toutefois déstabiliser les autres économies, pays européens en tête, affaiblissant du même coup les relais possibles à un ralentissement américain.

Fondamentalement, si cette crise américaine venait à durer et donc s'avérer structurelle, cela poserait plusieurs questions économiques majeures :

-La question de la politique monétaire aux États-Unis et plus généralement de l'efficacité d'une telle politique à long terme. En effet, c'est bien la remontée des taux d'intérêt aux États-Unis, bien que gérée très prudemment depuis trois ans, qui a conduit à la crise dans le secteur de l'immobilier d'abord puis à la multiplication des défaillances de remboursement des emprunts immobiliers et donc à la crise des subprimes ensuite. La réactivité de la réserve fédérale depuis la fin août et surtout la forte baisse des taux d'intérêt en ce début d'année peuvent être applaudies, vues des États-Unis. En l'absence de comportements similaires des autres grandes banques centrales, elles amplifient néanmoins les déséquilibres mondiaux en entre-



La méthode pour mieux comprendre la crise



Dr. Hasan Latif

Sur la crise, qui revient dans l'actualité après celle des années 2001-2002, il y a deux thèses différentes qui sont répandues : la première, c'est celle du parti contre lequel est lancé le procès en dissolution. D'après celle-ci, le procès en dissolution lancé par le procureur général contre le parti perturbe le fonctionnement de l'économie turque : il provoque la crise, celle-ci éclate, les entreprises et les individus sont bouleversés, etc..

Quant à la seconde thèse, elle évalue la situation comme suit : le procès en dissolution lancé contre le parti par le procureur général ne peut constituer la première raison qui perturbe l'économie turque. Il ne peut être, tout au plus, qu'un prétexte. La crise existait déjà ou était sur le point d'éclater, etc.

Avec ces points de vue, il est quasi impossible de comprendre et de résoudre le problème susmentionné. En 2001 également, un événement similaire s'était passé. D'abord, rappelons-nous en : pendant que la crise générale régnait dans le monde, en Turquie, l'événement qui s'est passé derrière des portes fermées, entre le Premier ministre de l'époque, Bülent Ecevit et le Président de la République, Necdet Sezer, et qui consistait à un lancement du livret de la Constitution à la tête d'Ecevit par Sezer, a été suivi, le lendemain, par l'éclatement d'une crise financière en Turquie. Les jours qui suivirent, on n'a fait que parler de cela. Depuis Descartes, l'habitude est très répandue, de relier une conséquence à une seule cause. C'est la façon de penser analytique cartésienne. Il s'agit d'un déterminisme. La cause est connue, le processus entre la cause

et la conséquence est connue, et le résultat aussi. Et même, il est connu depuis le début. On atteint les connaissances définitives et universelles, à travers des méthodes analytiques. Selon celles-ci, pour pouvoir résoudre le problème examiné de manière plus active, il faut le décomposer en autant d'éléments possibles. Ces éléments sont examinés par ordre successif. On examine un élément composant, puis on passe à un autre, puis à un autre. L'examen se poursuit en annulant le précédent et en le minimisant. Dans cette façon de penser, les événements sont donc détachés les uns des autres.

Un problème examiné de la sorte est pris en main par morceaux et de manière abstraite. La méthode analytique est utile, mais à condition d'en connaître les limites.

Un phénomène naturel aidera à comprendre la chose : celui de l'avalanche. Celle-ci présente un aspect étonnant, ensorcelant pour le spectateur, avant de se transformer en une désolation.

Et comment l'avalanche se forme-t-elle ? Le soleil apparaît après des jours et des jours de neige. Au sommet de la montagne recouverte de neige, un gros flocon tombant d'une branche d'arbre rejoint et s'unit avec un autre gros flocon, au sol, puis avec un autre. Cela forme une boule de neige, qui grandit et qui se transforme en une avalanche et avec une grande rapidité, elle descend du sommet vers les lieux où vivent les gens. Le résultat est mauvais. Donc, une condition de départ, qui est ici le gros flocon de neige tombant de sa branche, se transforme en une avalanche et donne finalement un mauvais résultat. Et si on demande « Et pourquoi le gros flocon est tombé ? », répondons : une voix, un souffle de vent, un oiseau ou un papillon. Que fait un papillon là-bas ? Donc, si on prête attention, chacune des questions que nous produisons dans notre système de pensée nous amène, durant le processus qui engendre la conséquence, à un pas en ar-

rière. Est-ce une voix, un souffle de vent, un oiseau ou un papillon ? Lequel ? Il est très difficile de parler d'une condition de départ unique, et par conséquent, d'une seule cause évidente. À la fin, on atteint les limites de la connaissance. Et nous renonçons à questionner et nous nous satisfaisons de ce qui peut être dit.

Les petites causes peuvent avoir de grosses conséquences, mais peuvent aussi ne pas en avoir. « La sensibilité aux conditions initiales » révélée par Poincaré se trouve caché partout, dans la nature, dans la vie courante, dans l'économie, le travail et l'administration. Si on en revient à la crise de 2001 et à la crise actuelle : même si on accepte en général que le lancement d'un petit livret et l'ouverture d'un procès en dissolution

ne sont pas les raisons essentielles de la crise, sur un terrain glissant, les constructions fragiles peuvent être plus qu'influencées par ces petits événements. Consolignons cela avec

l'exemple susmentionné de l'avalanche: en claquant vos mains violemment et en produisant un bruit tel que celui d'un pistolet, vous pouvez causer la mort de la population villageoise. Ceci se produira non pas parce que le bruit est fort, mais par l'existence de certaines conditions particulières. Si ce village a été construit dans un endroit ouvert aux avalanches et s'il y a eu assez de neige pour former l'énergie potentielle nécessaire, un bruit fort aura pour conséquence de laisser le village sous une avalanche. Donc, un petit événement peut provoquer d'autres grands événements. Même si on dit que la cause essentielle de la disparition du village n'est pas un simple bruit, ce bruit est quand-même un élément des « conditions de départ » qui engendrent cet événement. Si le village est géré par des gens intelligents, et cette interprétation peut être valable pour un pays, pour l'économie d'un pays ou pour les acteurs économiques, le danger sera

saisi au préalable et les mesures préventives seront prises. Si les pays, les économies et les acteurs économiques sont solides et bien enracinés, ils seront très peu affectés par ce genre de petits événements. Ceux qui seront affectés par la crise, ce seront les individus, les entreprises, les économies et les pays endettés, qui ont oublié l'épargne. Et malheureusement la Turquie a dû être affaiblie et fragilisée durant de longues années et sur de nombreux domaines, pour que, à l'exemple de l'avalanche qui fait disparaître le village à cause d'un bruit, un lancement de livret et une ouverture de procès en dissolution peuvent être la raison du commencement d'une grande crise. Maintenant, quelqu'un peut objecter ceci : « si ce livret n'avait pas été lancé, si ce procès n'avait pas été ouvert, la crise aurait de toute façon éclaté ». Cela reviendrait à dire « si on n'avait pas fait de bruit, l'avalanche se serait quand même déclenchée ». En fait, s'il n'y a pas de bruit, peut-être il n'y aura pas d'avalanche et si les gens sont conscients de la situation, des mesures préventives pourront être prises. Par exemple, on peut vider le village provisoirement, jusqu'à ce que les neiges soient fondues. Mais s'il n'y a pas une telle prise de conscience, il y aura toujours un événement hasardeux qui provoquera l'avalanche tombant sur le village. Les économies et les acteurs économiques sont des systèmes qui sont sensibles aux conditions initiales. Les petites causes provoquent de grandes transformations dans leurs vies. Travailler avec une approche stratégique qui produit des prévisions nécessite la compréhension du passé. C'est pourquoi, il faut poser la question : « D'où je viens ». Les causes des problèmes vécus aujourd'hui peuvent être recherchées dans le passé. Un pas en arrière, un autre, puis un autre encore. La recherche du passé nous enseigne en même temps qu'il y a de nombreuses conditions initiales et que le fait de parler d'un seul point et/ou condition initiale dans la vie économique peut être aussi trompeur qu'une conséquence à cause unique.

* Dr. Hasan Latif

(Suite de la page 6) tenant la baisse du dollar. Elle peuvent également conduire à limiter l'attractivité financière des États-Unis et donc pénaliser en retour une croissance américaine traditionnellement financée par l'endettement vis-à-vis du reste du monde ; -La question d'un retour de l'inflation alors que depuis le début des années 1990 la mondialisation avait accru la concurrence internationale et donc favorisé la modération, voire la baisse, des prix dans certains secteurs d'activité (textile, électronique, informatique, automobile etc.). Cette tendance soutenait la croissance mondiale et le commerce international. Le retour de l'inflation remet en cause de tels équilibres en pénalisant le pouvoir d'achat du consommateur, d'autant que ce sont des produits relativement indispensables qui sont les plus concernés par la récente hausse des prix (carburant, alimentation, etc.) ;

-La question de la restructuration, déjà largement engagée, de l'économie mondiale dans un monde où l'énergie et les matières premières sont coûteuses. Les conséquences en sont diverses et variées depuis la nécessité d'économies d'énergie pour les pays les plus développés (qui sont aussi les plus gros

« gaspilleurs » d'énergie de la planète) jusqu'à la réallocation de l'épargne mondiale avec la montée en puissance de fonds souverains dans les pays émergents...

Les perspectives d'une récession américaine sont donc plus inquiétantes qu'il n'y paraît à première vue car si la crise dure au-delà de quelques mois, les conséquences seront structurelles et elles pourraient déstabiliser l'économie mondiale, notamment les très dynamiques mais aussi encore fragiles pays émergents, en Asie, en Amérique latine mais aussi en Europe...

*Sylvie Matelly,
Directrice de recherche à l'IRIS,
enseignante-chercheur à l'IPAG



www.novotel.com

à partir de
109€

NOVOTEL
HOTELS

Designed for natural living

(+90) 212 4143600

Se dirige-t-on vers un nouveau tournant au sein de l'Organisation Atlantique ?



*Mehmet Seyfettin Erol

On s'attendait à un Sommet de l'OTAN très tendu du 2 au 4 avril 2008, à Bucarest, capitale de la Roumanie. Même si, finalement, il n'y a pas eu d'intense débat entre les parties, le sommet a attiré l'attention en démontrant que dans la période à venir, la lutte pour le pouvoir global serait assez difficile. Nous avons assisté à un sommet obligeant les parties à laisser en suspens les problèmes, à avancer à pas plus prudents. Bref, un sommet ayant autant de résolutions non prises, ou reportées, que de résolutions adoptées.

D'abord, lors du sommet en question, la Russie s'est vigoureusement opposée à l'élargissement de l'OTAN qu'elle a qualifié de menace pour sa sécurité et elle a empêché l'adhésion à l'OTAN de deux autres des derniers bastions de l'URSS. Agissant de la sorte, la Russie semble avoir obtenu une victoire provisoire, celle-ci étant considérée comme une revanche de Poutine sur le Kosovo.

Dans l'aboutissement à un tel résultat, la division partielle au sein de l'OTAN et l'absence de volonté pour une coopération avec les États-Unis ont autant compté que l'attitude ferme de la Russie et l'utilisation réussie, par celle-ci, des cartes qu'elle a en main. Durant ce dernier sommet, la divergence entre les États-Unis et ses alliés européens est apparue de façon plus évidente. Par conséquent, ce qu'il faut surtout retenir, ce n'est pas tant la victoire provisoire de la Russie, mais les problèmes qui commencent à se manifester au sein de l'OTAN et la perte d'influence des États-Unis au sein de l'Alliance. Le sommet de Bucarest marque une première dans l'histoire de l'OTAN, où les États-Unis ont menacé tacitement leurs alliés occidentaux.

Au sujet de l'envoi de troupes militaires en Afghanistan, les États-Unis n'ont pas eu de soutien sérieux des alliés de l'OTAN hormis celui de la France (l'arrière-plan du soutien de la France est devenu plus net avec l'indication, dans le registre, que ce pays retournerait à partir du début de l'an 2009, à l'aile militaire de l'OTAN, qu'il avait quittée en 1966. Apparemment, la France se prépare à

être un partenaire actif des États-Unis au sein de l'OTAN et un acteur majeur au sein de l'aile européenne de l'OTAN). Ils ont également vécu une déception en ce qui concerne l'adhésion de la Macédoine, de l'Ukraine et de la Géorgie. Du point de vue des États-Unis, ce pas en arrière ne signifie rien d'autre qu'un renforcement de la Russie et les structures pro-russes existant dans ces pays. Par ailleurs, ce sommet fut vécu comme une déception par la Géorgie, l'Ukraine et la Macédoine, qui attendent l'adhésion. Et du point de vue des États-Unis, il montre un avenir difficile pour ce qui est des relations avec l'OTAN. Dans un sens, c'est comme si l'Organisation avait atteint ses limites.

Les États-Unis ont fait accepter aux alliés la nécessité du « système de défense antibalistique », sans renoncer aux négociations bilatérales avec la République Tchèque et la Pologne. Mais ils n'ont pu être aussi convainquants en ce qui concerne l'Afghanistan. Les pays européens membre de l'OTAN (dont principalement l'Allemagne, l'Italie et l'Espagne), qui ont accueilli assez prudemment les demandes américaines pour l'Afghanistan, ont fait vivre aux États-Unis une vraie déception. Cela indique clairement que l'Europe, qui abrite une communauté musulmane de 30 à 40 millions d'individus sur son territoire, ne veut pas de confrontation entre les civilisations avec les pays musulmans. Par cette décision, l'Europe veut montrer qu'elle ne veut pas tomber dans le marécage où les États-Unis se sont enfoncés en politique extérieure, et qu'elle ne commettra pas les mêmes erreurs. Ainsi, l'Europe ne veut pas troubler sa paix intérieure, en important sur son continent la guerre contre le terrorisme des États-Unis.

D'autre part, on constate que la vieille Europe veut éviter d'aggraver les problèmes avec la Russie, et qu'elle n'ignore pas les menaces russes. L'Europe souhaite par ailleurs développer ses relations avec la Russie non



tamment pour les questions de la sécurité énergétique, et ne veut pas non plus que les États-Unis soient plus influents sur l'Europe continentale, à travers, en quelque sorte, une menace russe qui serait créée. Par conséquent, ce dernier plan des États-Unis, cherchant, par l'intermédiaire de l'OTAN, à augmenter leur pouvoir sur l'Europe continentale et à rendre les pays européens dépendants d'eux-mêmes au niveau sécuritaire, semble avoir été déchiffré encore une fois. Les États-Unis avaient prévu ce résultat, et là, on comprend mieux pourquoi, après la guerre froide, ils ont attaché de l'importance aux pays de l'ancien bloc soviétique et ont essayé de les intégrer à l'OTAN en tant que supporters, et aussi pourquoi ils ont attisé les problèmes internes à l'UE, à travers la Pologne.

Du point de vue d'Ankara, la Turquie soutient entièrement l'élargissement, et voit d'un œil positif le système de défense antibalistique pour son paralélisme avec la thèse de la « défense intégrale ».

La Turquie a fait inscrire, dans la déclaration finale du sommet, ses diverses sensibilités. Dans ce cadre, elle refuse les demandes de l'administration grecque sur le plan de la coopération OTAN-UE, et a fait preuve, encore une fois, de sa détermination à

ne pas envoyer de troupes de soldats en Afghanistan. Par ailleurs, parmi les développements en Irak, l'accent mis sur la « sécurité frontalière de l'Irak », située dans la partie de la déclaration finale concernant les responsabilités et les actions de l'Alliance, était parmi les résultats sollicités par Ankara. La Turquie a exprimé l'importance de la poursuite de la coopération en Mer Noire du point de vue de la sécurité Euro-atlantique, sur laquelle elle insiste ; et la Turquie a également accueilli avec satisfaction l'importance donnée à l'intégrité territoriale, à l'indépendance et à la souveraineté de l'Arménie, de la Géorgie et de l'Azerbaïdjan.

Pour conclure, on peut dire que le Sommet de l'OTAN de Bucarest, où les signaux concrets d'une « Nouvelle Guerre froide » ont été reçus de façon nette, a été marqué par l'élargissement problématique et par le système de défense anti-balistique. En dépit d'un compromis provisoire, qui a été obtenu au sommet entre l'OTAN et la Russie, on a constaté encore une fois que la menace russe compte, que la Russie est une puissance qu'il faut prendre en considération dans la région. À l'heure où le centre de la puissance mondiale commence à glisser vers l'Orient, les jalons importants d'un avenir « difficile » pour l'OTAN se sont encore une fois manifestés durant ce sommet. On y a saisi des signaux importants concernant les relations États-Unis – Europe et l'avenir de l'OTAN. Ce sommet a pris sa place dans l'histoire en montrant que les États-Unis ont été laissés seuls par leurs alliés, que Washington n'est pas aussi forte dans ce processus de Nouvelle guerre froide, à commencer par l'envoi de troupes en Afghanistan et au sujet de la politique d'élargissement.

*Mehmet Seyfettin Erol, maître de conférence
Département des relations internationales
de l'Université de Gazi

« Fitna » ou la provocation gratuite



*Haydar Çakmak

Geert Wilders, le président général de l'ultranationaliste Parti de la Liberté néerlandais, a tourné un court métrage sur l'islam. En faite, si le format est un court métrage, ce n'est pas pour ne pas exagérer, mais

simplement pour ne pas ennuyer les spectateurs de la répétition des injures, car il a aligné toutes les insultes possible.

Je suis très curieux de savoir s'il a pu obtenir les résultats qu'il souhaitait en faisant ce film ? Je me demande si Wilders est dérangé par l'islam ou par les Musulmans ? Ou par les deux ? Les gens pacifiques font des efforts depuis des années en faveur de la paix internationale, mais il y en a un pour insulter, sans aucune raison, la religion de deux milliards d'individus, et pour attaquer la paix en quelques minutes.

Dans son pays, Wilders pourrait être dérangé par les ouvriers étrangers et il peut même détester, parmi ceux-là, ceux qui sont musulmans tout particulièrement, et vouloir les jeter hors du pays. Mais s'il essaie de faire cela en injuriant la religion de deux milliards de personnes, il blessera les gens et nuira à son propre pays. Une personne nationaliste devrait éviter de nuire à son pays par sa conduite. Mr Wilders ne voit-il donc pas que l'image de liberté que reflète son pays sera détériorée par son action ?

Le gouvernement néerlandais a déclaré qu'il ne partageait pas l'opinion de Wilders, l'UE a condamné cet événement et toutes les sources occidentales, saines et raisonnables, ont condamné ce film. Mais cet événement n'est pas un problème entre les Chrétiens raisonnables et les Musulmans raisonnables. Bientôt, des islamistes de pays musulmans, au moins tout aussi fanatiques que Wilders, vont répondre à cela. Si le coût des événements qui en résulteront n'était payé que par ceux qui en sont la cause, on serait moins inquiets. Mais malheureusement, en général, ce sont les innocents et les pauvres qui en paient le prix. La conséquence négative d'une réaction excessive des islamistes fanatiques sera subie non pas par le riche cheikh d'Arabie saoudite, mais par un citoyen musulman qui travaille en Hollande. Et peut-être que les relations avec de nombreux pays en subiront préjudice. Les prix du pétrole augmenteront, le nombre de touristes diminuera, etc. Tout cela, pourquoi ? Si, au 21ème siècle, en dépit de toute cette technologie et de toute cette évolution, les gens font encore de la politique en utilisant la religion, cela signifie que le monde a atteint un point effrayant.

À l'heure actuelle, là où en est arrivé l'ordre mondial, les gens de pays différents sont obligés de vivre ensemble. Un groupe de pays fournissent du pétrole, un autre, des automobiles, un autre encore, des aliments. Pendant que certains ont besoin de main d'œuvre, d'autres en fournissent. Il y a un ordre établi. Les gens peuvent vouloir changer cet ordre, mais ils doivent le faire sans injurier, sans troubler la paix, sans s'écarter de la justice, du respect, et à condition que la majorité des gens le veuillent. Les événements historiques démontrent que les extrêmes amènent toujours des désastres. Mr Wilders a dû le constater au plus près que nous : Hitler et Mussolini ont fait le plus grand tort à leurs propres peuples.

*Prof. Dr. Haydar Çakmak
Université de Gazi
Directeur du Département des Relations Internationales

Bulletin d'abonnement

Pour recevoir chez vous Aujourd'hui la Turquie, veuillez remplir et renvoyer ce coupon à l'adresse indiquée en précisant le nombre d'exemplaires.

12 numéros : 40 € Turquie 18,70 € France 50 € Europe Version PDF : 25 €

Abonnement de soutien pour les entreprises 12 numéros

Le kit de 25 exemplaires 400 € Turquie 500 € Europe

Le kit de 5 exemplaires 150 € Turquie 200 € Europe

Prénom : _____ Nom : _____

Adresse : _____

Ville : _____ Code postal : _____ Pays : _____ No de téléphone : _____

Fax : _____ Email : _____

Date : ____/____/____ Signature : _____



Gratuit pour chaque abonnement et renouvellement

Mode de paiement pour la Turquie : virement Yapi Kredi (no de succursale : 0 217 Moda İstanbul no de compte en euros : 60901314; en YTL : 60825808)

Bizimavrupa Yayıncılık Ltd. - Moda Cad. No:77 D.3 - 34 710 İstanbul - Turquie
Tél: 0 216 550 22 50 - Fax: 0 216 550 22 51 - Email: alaturque@gmail.com

Mode de paiement pour l'Europe : chèque (à l'ordre de CVMag),
- virement bancaire à l'ordre des « Editions CVMag » - Crédit Lyonnais
no de compte 30002 Paris Bonne Nouvelle 00467 0000445120G

Les Editions CVMag 37 rue d'Hauteville 75010 Paris - France
Tél. 01 42 29 78 03 - Fax: 01 42 29 54 20 - Email: alaturque@gmail.com

alt 37

Etre écrivain à la jointure de deux cultures et deux langues

Un conférencier égyptien affirmait qu'entre le IX^e et la fin du XIII^e siècle, dans le monde connu d'alors, du moins dans ce centre commercial, culturel et scientifique que fut le bassin méditerranéen, la langue dominante était l'arabe. À l'instar, ajouta-t-il, de la langue anglaise de nos jours.

Je trouvais, en ce qui concerne l'impact d'une langue, qu'il venait de faire abstraction d'un siècle et demi environ – de la fin du XVIII^e siècle jusqu'à la moitié du XX^e – durant lequel l'influence de la langue française, surtout dans le domaine culturel, s'étendait du Maghreb jusqu'en Russie, sans ignorer ce vaste Empire Ottoman installé sur trois continents. Pour donner un aperçu, on peut citer le mot «Frenk». Lorsqu'un vakânüvis (chroniqueur ottoman) fait référence au mot «Frenk» il ne désigne pas seulement ce qui a rapport à la France, au français, mais à ce qui est du ressort de l'Occident, dans son ensemble.

Du temps des vakânüvis un nouveau concept de l'humanité commençait à trouver écho sur les rives du Bosphore vers la fin d'un siècle qualifié d'ailleurs, comme «Siècle des Lumières». Selim III, le sultan de l'époque, souverain éclairé, poète, était ouvert à tout remède dans l'espoir de freiner la décadence de son empire. Il a environ trente ans quand éclate la Révolution française, il suit de près l'épopée d'un certain Bonaparte, et comprend vite la nécessité de remettre tout en cause : les idées, les institutions, la pratique de la religion, les traditions et l'armée. Que choisir comme

modèle sinon cette puissance française qui renaît de ses cendres? Selim va emprunter la voie du progrès mais, détrôné, victime d'une mentalité indécorable à l'époque, il n'aura guère le temps de réaliser son projet.

Après une période d'immobilisme hésitant pendant le règne de Mahmut II, le flambeau sera repris trente ans plus tard, et le désir du renouveau sera officialisé cette fois avec une déclaration du francophone Mustafa Reşit pacha après l'avènement du sultan Abdülmeçit (1839). C'est avec cette déclaration officielle appelée «Gülhane hattı humayunu», inspirée de la «Déclaration des Droits de l'Homme» de la Révolution française que débute la période dénommée «Tanzimatı-Hayriye», période propice à l'installation de la culture française – représentante des valeurs de l'Occident – pour plus d'un siècle, jusqu'à la fin de la deuxième guerre mondiale.

Avant la deuxième guerre mondiale, la langue française était encore la langue de prédilection des familles aisées, surtout à Istanbul, à Izmir, et ce, quelle que soit la confession : chrétienne, juive ou musulmane. Edgar Poe n'avait pas encore supplanté Hugo, et moi, petit lutin, pour éviter l'année préparatoire à mon entrée au collège, je récitais «Oceano nox» devant le très âgé proviseur frère Laurent. Par la suite, le français n'est pas seulement devenu pour moi la langue de la sphère

scolaire – au collège, on nous interdisait de parler turc – mais celle de la sphère intime de la pensée : je lisais en français la littérature française mais aussi, dans cette langue, les traductions de Dostoïevski ou Zweig. Dès qu'il s'agissait de penser, cette réflexion se faisait en français. Et mes premiers essais dans l'écriture se sont fait dans cette langue. D'ailleurs, si mon père, francophone comme ma mère et mon grand-père, m'avait confié aux soins d'une gouvernante française, m'avait inscrit dans un lycée français, m'avait envoyé à Paris pour la suite de mes études, c'est parce qu'il considérait la connaissance de cette culture, de cette langue, comme essentielle pour l'ouverture de l'esprit.

Après la cessation des hostilités qui laissèrent l'Europe exsangue, les premières lueurs d'un avenir sans frontière commencèrent à éclairer les esprits. Abolir les frontières, soit, mais... dans quel périmètre? Eh bien, dans le périmètre des peuples qui ont une même culture. Culture ! Elle est, selon les lexiques, je cite : «l'ensemble de connaissances et de valeurs abstraites qui, par une acquisition méthodique, éclaire l'homme sur lui-même et sur le monde, enrichit son esprit, lui permet de progresser». Pour acquérir cette Culture abstraite existerait donc une méthode. Sur quoi repose cette méthode? Disons-nous sur l'écoute de soi-même, sur la fructification des dons naturels, sur la recherche continue de nouvelles

connaissances, sur l'enseignement des savoirs acquis, c'est-à-dire en trois mots sur l'Art, la Religion et la Science.

Si les traditions, à la longue, s'accroissent de progrès de la Science, si l'Art se contente de ranimer les émotions en sommeil, la Religion, elle, promet l'immortalité à l'Homme, devient outil de pouvoir. Ce qui est dit est écrit. La Loi du Seigneur ne supporte pas l'arbitraire. Et... prière n'est pas dialogue. Si, par définition lexicale, l'écrivain écrit pour autrui, il vaut mieux pour lui, s'imprégner de deux cultes, de deux cultures, au lieu d'un pour ne pas s'aveugler par une unique version des faits. Je me réfère à nouveau au général De Gaulle : «Il y a, de l'autre côté de la Méditerranée, des pays en voie de développement. Mais il y a aussi chez eux une civilisation, une culture, un humanisme, un sens des rapports humains que nous avons tendance à perdre dans nos sociétés industrialisées et que, un jour, nous serons probablement très contents de retrouver chez eux. Eux et nous, chacun à notre rythme, avec nos possibilités et notre génie, nous avançons vers la civilisation industrielle. Mais si nous voulons, autour de cette Méditerranée – accoucheuse de grandes civilisations – construire une civilisation industrielle dans laquelle l'homme sera une fin et non un moyen, alors il faut que nos cultures s'ouvrent très largement l'une à l'autre.» Voilà donc l'exemple d'une ouverture d'esprit, faculté nécessaire, primordiale, au métier de l'écrivain, me semble-t-il.

Textes : Osman Necmi Gürmen Photos : Alp Onbaşıoğlu



40 ans après, que reste-t-il de Mai 68 ?

Dans quelques jours, la France se souviendra des événements survenus 40 ans plus tôt, de ces longues journées et nuits pendant lesquelles le pays a retenu son souffle. Mai 68 a laissé son empreinte sur l'histoire mais aussi sur la société française. Régulièrement, son héritage est évoqué pour l'encenser ou le critiquer. L'heure est venue de s'interroger : que reste-t-il vraiment de ce mouvement de masse unique ?

40 ans après, cette partie de l'histoire française continue de hanter les esprits. A chaque mouvement d'étudiants ou de lycéens, on nous prédit un nouveau Mai 68.

Curieusement, ces fameux événements ont commencé en mars. Un groupe d'étudiants s'en prend au doyen de l'université de Nanterre, Pierre Grapin. Ce dernier interdit les visites des garçons dans les dortoirs des filles. « Il y avait une véritable symbolique répressive dans ces règles », se souvient Sylvain Gouz, qui était étudiant et avait 22 ans à l'époque. Les protestataires, dont Daniel Cohn-Bendit actuellement député européen, bousculent le doyen Grapin qui tombe dans un bassin. Six d'entre eux devront comparaître devant un conseil de discipline. Le groupe de protestataires de Nanterre, aujourd'hui connu sous le nom de « Mouvement du 22-Mars » récidive à l'occasion de l'arrestation de manifestants contre la guerre du Vietnam. Il appelle rapidement à l'occupation de la faculté et l'obtient. 142 étudiants s'installent dans les locaux administratifs de l'établissement. Pour empêcher que la situation ne dégénère, l'administration décide une suspension provisoire des cours.

Plus tard, le 2 mai, le doyen Grapin décide de la fermeture de Nanterre. Le lendemain,

les irréductibles manifestants décident de se rendre à Paris. La Sorbonne sera occupée à son tour. C'est leur évacuation « musclée » par les forces de l'ordre qui mettra le feu aux poudres. Encore aujourd'hui, les raisons profondes du malaise de cette génération ne sont pas connues. « On a souvent tendance à parler de mai 68 comme d'un mouvement structuré, voire manipulé. Ce n'était pas le cas. Le démarrage a été accidentel, » souligne Sylvain Gouz, aujourd'hui journaliste. La France des « Trente glorieuses » est prospère. Le Général De Gaulle est au pouvoir. Le pays a perdu ses colonies. Le chômage n'existe pas encore et le SIDA n'a pas encore fait son apparition. Un vent nouveau commence à souffler. Cependant, les germes de la révolte sont bien présents.

« Rien n'a jamais été organisé. Les étudiants décidaient la veille de manifester le lendemain » précise Sylvain Gouz. « C'était surtout un moment d'enthousiasme pour une jeunesse qui ne voyait pas son avenir, » ajoute-t-il. Les barricades vont se succéder. Aux brutalités policières, les étudiants ripostent en jetant des pavés. Les événements s'accroissent et atteignent leur point culminant le 10 mai. C'est la célèbre « nuit des barricades ». La violence y atteint son paroxysme. Beaucoup sont blessés dans les rangs étudiants. Sylvain Gouz était là lui aussi et aide à transporter les victimes dans les hôpitaux. Ces images-là vont marquer l'imaginaire collectif.

Le pays qui jusque là ne prêtait qu'une oreille inattentive à la révolte estudiantine commence à éprouver de la sympathie à leur égard. On pensait la France endormie et bien, ce n'est pas le cas. Rapidement, les

syndicats et plusieurs organisations d'extrême gauche vont se joindre aux étudiants. Le 22 mai, c'est 8 millions de personnes qui sont en grève. Un record jamais égalé à ce jour. La France est bloquée. Il n'y a plus d'essence dans les pompes, le courrier n'est plus distribué, les journaux ne paraissent plus et le téléphone ne marche pas.

Après les étudiants, les ouvriers vont aussi faire connaître leurs revendications. Les hommes politiques comme François Mitterrand vont demander des démissions à la tête de l'état. Le gouvernement cède à la pression des rues. Le 25 mai, commencent les célèbres négociations de Grenelle auxquelles participe un haut-fonctionnaire du nom de Jacques Chirac. Elles permettront aux grévistes d'obtenir une hausse du smic, une quatrième semaine de congés payés et la création d'unités syndicales dans les entreprises.

Pour les autres, les avancées ont été toutes autres. Les mœurs se sont libérées. La contraception et l'égalité entre les hommes et les femmes ont enfin été admises. La sexualité se vit désormais sans contraintes. Pour Sylvain Gouz, notre témoin et les autres, c'était l'occasion d'une autre découverte : « j'ai surtout conservé le souvenir de la libération de la parole ». Mai 68, c'était aussi des débats sur la société qu'on voulait à l'avenir, ces joutes verbales sans fin qui tiennent les participants et les curieux éveillés pendant des nuits entières dans le théâtre de l'Odéon ou dans les facultés. Tout cela, en dépit des rigidités qui continuent de plomber les échanges humains dans le pays.



Et aujourd'hui que reste-il de cette époque? David Abiker, chroniqueur au sein de la radio France Infos et enseignant à l'Institut d'Etudes Politiques de Paris, retient surtout « les réformes sociales et... une immense nostalgie pour une sorte d'âge d'or ». Ce dernier déplore aussi « le débat virtuel entre liquidateurs et héritiers de mai 68 ». Il est vrai que jusqu'à l'actuel Président français, Nicolas Sarkozy, ils sont nombreux à remettre en question les évolutions engendrées par le mouvement. Ceci désespère Sylvain Gouz, « liquider Mai 68, c'est une absurdité... ».

David Abiker, aussi, s'étonne que l'on puisse « humaniser comme ça un mouvement social » et que les commentateurs de tout poil « se battent comme si mai 68, était une personne, qu'il fallait tuer ou encenser ». C'est dire si quatre décennies plus tard, le bilan de cette période continue de générer de la controverse. Pourtant, il estime aussi que « toute la charge subversive du mouvement a été évacuée au profit d'une esthétique séduisante ».

Loin de ces préoccupations intellectuelles, Sylvain Gouz résume en une phrase ce fameux héritage, ce qu'il a vécu de près : « la société s'est ouverte mais la porte entr'ouverte s'est refermée très vite ».

* Sujathe Samy, Journaliste

Créateurs et stylistes de mode en Turquie



Engin Alpat enseigne au Département de Création Textile à l'Université de Beykent. Académicienne depuis 2001, elle a assumé auparavant diverses missions dans le secteur privé. Nous nous sommes entretenus avec elle de l'univers des stylistes et des créateurs de mode en Turquie.

La mode est indiscutablement un fait que tout le monde suit d'une certaine manière. À partir du moment où il y a un grand intérêt pour la mode, les secteurs de la création et du textile se développent et occupent une place de plus en plus importante. « J'essaie de donner à mes étudiants la réponse à la question 'Comment devient-on un créateur de mode' » note Engin Alpat. Ceux qui vont s'intéresser à la mode devraient connaître également l'économie et les questions sociales. Engin Alpat affirme que la création et le dessin technique sont tout deux indispensables.

Engin Alpat soutient l'idée qu'une partie des étudiants qui suivent des études dans le département de création de mode n'ont pas choisi consciemment ce département. Pour Alpat, les jeunes choisissent cette voie car

ils sont influencés par le monde de la mode et des lumières luisantes des podiums. « Ce n'est pas une profession facile. Car une chose qui paraît belle sur la scène nécessite de grandes études à l'arrière plan. Ces études sont à trois dimensions et abstraites. Cela demande une multitude de qualités. » Elle poursuit ainsi : « Lorsque j'en ai l'occasion, j'emmène mes étudiants aux séminaires de mode. Les étudiants devraient avoir des liens avec le marché, notamment celui de la Haute Couture. Ces approches assureront des opportunités aux étudiants. »

Alpat pense que la Turquie est à l'image de l'Espagne, de l'Italie, de la France et de la Grèce dans le domaine du textile. « J'estime que la Turquie obtiendra la place qu'elle mérite dans le textile lorsque nous créerons pour des marques mondiales et quand les marques turques participeront à d'importants défilés de mode. Si nous ne créons pas nos propres marques, nous ne pourrions pas réussir. Nous disposons chez nous d'une conception ossifiée. Nous avons essayé de gagner de l'argent sans posséder de marques reconnues. Cette situation a été un grand inconvénient pour les créations. Alors que l'Europe a progressé dans la création, nous sommes restés à la même place. » Alpat estime qu'il est insuffisant de se contenter du marché intérieur, et qu'il est obligatoire de s'ouvrir vers l'étranger

Si la Turquie ne crée pas ses propres marques, nous ne pourrions pas réussir dans le secteur du stylisme.

; dans le cas contraire, le secteur vivra de grandes crises.

Le secteur a besoin d'aide et quand le soutien de l'État reste insuffisant, il est nécessaire que les sociétés privées apportent leur soutien. « Des efforts personnels sont indispensables. Ce qui veut dire que les sociétés n'ont pas d'autres choix en dehors de la création et des marques. Nos programmes d'éducation sont vieux. Les écoles des Beaux-arts en Turquie ne parviennent pas à mettre en application le système américain et européen. Ceci est dû au

fait que nous ne sommes pas ouverts sur l'extérieur à ce sujet. Nous n'agissons pas globalement. Nous ne savons pas utiliser efficacement les informations que l'on trouve sur la toile. Il faudrait des recherches personnelles pour

que les renseignements obtenus soient évalués convenablement. Si vous vous comportez tel un formateur classique, les étudiants ne pourront pas obtenir de bons résultats. Le textile est l'un des rares domaines où s'unissent la création et l'industrie. »

Pour Engin Alpat, en Turquie, « les sociétés n'ont pas donné l'importance nécessaire aux créateurs. Si les sociétés du secteur avaient ressenti le besoin de créer des marques et s'ils avaient pu se rendre compte de ce besoin un peu plus tôt, elles allaient coopérer avec les créateurs. Nous aurions eu alors des créateurs reconnus. Peut-être que nous aurions pu avoir du poids en Europe. Les créateurs turcs célèbres ont pu atteindre un tel niveau avec l'aide de parrainage, de l'Etat et de différents moyens. »

Engin Alpat affirme qu'il existe aussi des développements positifs dans le secteur. Il y a de plus en plus « de personnes qui fournissent des efforts » et il « existe un mouvement pour développer le secteur ». « La population de la Turquie et les personnes qui travaillent dans notre secteur sont jeunes, » poursuit-elle. « Il faut les aider et leur donner une chance. Lorsqu'on parle de marque, il n'est pas obligatoire de devenir Armani ou Versace. Il peut être suffisant de s'adresser à un certain milieu. La marque va apporter la qualité et la conception. Les différents secteurs auxiliaires profiteront de cela. »

**Propos recueillis par Sefa Çeliksap*

Nihal Ediz : les doigts de fée

Collaboratrice des plus grands noms de la mode turque tel que Yıldırım Mayruk et Dilek Hanif, elle présente désormais ses propres créations aux passionnés de mode. Rencontre avec Nihal Ediz qui nous parle des couturiers renommés de la Turquie.

Elle nous confie dès le départ qu'elle s'est orientée vers la couture sans véritablement le vouloir, mais aujourd'hui elle est très fière du métier qu'elle exerce. Elle nous explique le tournant de sa vie professionnelle : « J'ai eu un rendez-vous avec Yıldırım Mayruk, je lui ai dit que je voulais travailler avec lui. Il ne semblait pas très convaincu et m'a répondu 'il est très difficile de travailler avec moi. Je suis quelqu'un de très difficile. » Ce jour-là, Yıldırım Mayruk donna un modèle à faire à Nihal Ediz et il fit mine de ne pas apprécier le résultat pour ne pas qu'elle s'en vante.

Par la suite, Nihal Ediz fit la connaissance de Dilek Hanif : « Elle a apprécié mes travaux et nous avons commencé à nous préparer pour les défilés. En premier lieu, nous avons réalisé le concours de beauté de Star TV. C'était un travail très difficile. Le choix des couleurs de Dilek Hanif est très pertinent. Pendant un moment, j'ai travaillé avec les deux créateurs, mais lorsque Yıldırım Mayruk a appris que je travaillais avec Dilek Hanif, nos relations se sont dégradées car il veut toujours avoir la priorité sur les autres et l'exclusivité de ses collaborateurs. Alors que Dilek Hanif n'a pas ce tempérament. C'est pourquoi, il est plus facile de travailler avec elle. » Nous demandons à Nihal Ediz quelles sont différences entre ces deux créateurs célèbres. Selon elle : « Dilek Hanif suit la France pour ses inspirations et tous les détails des vêtements. Mais elle utilise ses propres conceptions dans les traits généraux. Yıldırım Mayruk est le numéro

un de la Turquie. Alors que Dilek est la numéro un des vêtements de femmes. Yıldırım Mayruk a une conception de femme qui est plus sexy et plus classique. Tandis que Dilek Hanif coinçait des choses plus modernes, comme les tenues que l'on peut utiliser quotidiennement, au travail. Yıldırım Mayruk travaille davantage les tenues de soirées. » Et enfin Dilek Hanif a de très bonnes relations avec la France. En revanche, le réseau d'amis et de travail de Mayruk est en Italie.



Nihal Ediz

Nous sommes curieux de savoir si les créateurs de mode en Turquie obtiennent ou non des aides publiques. « L'État n'accorde aucune importance à la Haute Couture en Turquie. Les aides publiques existent essentiellement pour les secteurs de la confection et du textile. Nous avons des sponsors, nous indique Nihal Ediz. Quant au secteur privé, Nihal Ediz pense également que les soutiens restent insuffisants. Mais le développement de la Haute Couture passerait nécessairement par des aides plus importantes. C'est grâce à ces aides que l'on pourrait travailler plus sereinement dans le secteur » fait-elle savoir.

**Propos recueillis par Onur Eren*

2700 araştırmacı,
güzellik düşlerinizi
gerçeğe dönüştürmek
için çalışıyor.

Çünkü siz buna değersiniz
L'ORÉAL
PARIS

Marmara Bilgisayar : la bonne solution et le bon produit



Fournisseur depuis 1995 de produits et services destinés aux besoins des institutions dans le secteur des TIC (technologies de l'information et de la Communication), Marmara Bilgisayar se charge d'être le département TIC au sein des PME disposant de 5 à 75 ordinateurs. Il fournit aussi des services en tant que conseiller technique aux établissements ayant déjà un département TIC en interne.

Tayfun Topraktepe, Directeur Général, résume ainsi les orientations de l'entreprise : « Dans les conditions du marché où l'on vit une intense concurrence, les établissements ont besoin de se focaliser sur leur propre activité. Comme on le sait, les établissements à la pointe de la technologie réussissent mieux de nos jours. Cependant, pour les établissements dont le domaine d'acti-

tivité essentiel n'est pas la technologie, il est impossible pour eux de se consacrer à leurs activités et de suivre en même temps les dernières nouveautés technologiques qui se développent à toute vitesse à notre époque. Notre approche peut se résumer par cette phrase : « Vous déterminez vos besoins, et nous nous engageons à les traduire en langage informatique. »

De nos jours où la technologie se développe à grande vitesse, le plus grand problème en Turquie est la formation du personnel qualifié. Ces dernières années, les salariés de notre secteur sont perçus tels des « vendeurs d'ordinateurs » de façon péjorative, faute d'informations dans le domaine des technologies informatiques. Pourtant, quand on cherche les raisons de ce préjugé, on observe que le personnel et les établissements fournissant des produits et services TIC

ne se comportent pas correctement envers leurs clients, et qu'ils abusent du manque d'informations pour en tirer un profit personnel. Marmara Bilgisayar s'est fixé des principes de travail pour mettre un terme à cette situation. C'est la raison pour laquelle le mode de fonctionnement de l'entreprise repose avant tout sur la compréhension des besoins du client en matière de technologie



informatique, ensuite sur la détermination des produits et des services pouvant répondre à ces besoins, et, enfin, sur l'explication de ces produits et services au client dans un langage clair et simple. Lié strictement à ces principes, Marmara Bilgisayar croit tout d'abord à la bonne solution et au bon produit. Nous ne craignons pas de vendre moins dans cette perspective. »

Travaillant avec des collaborateurs spécialisés dans leurs domaines, mais aussi dans les relations sociales, Marmara Bilgisayar est partenaire de sociétés spécialisées dans le matériel et les logiciels renommés tels que Microsoft, HP, IBM, Cisco, Fujitsu Siemens, Lenovo, Trend Micro. Ces partenariats sont assurés à travers des certificats qui exigent la réussite de plusieurs examens chaque année. Le personnel technique et

de vente de Marmara est également constitué de collaborateurs ayant obtenu leur certificat.

Lier la technologie et les valeurs culturelles et éthiques est la vision de notre société ; c'est pourquoi nous établissons avec les entreprises des partenariats susceptibles de renforcer cette vision. Par exemple, nous assemblons les pièces d'ordinateur qui ne sont plus aptes à répondre aux besoins des clients, ajoutons d'autres

pièces si nécessaires et envoyons ces outils informatiques aux écoles. Par ailleurs, nous offrons des possibilités de stage d'été aux étudiants des départements d'informatique des universités turques indépendantes à l'étranger.

Nous pensons qu'une technologie utilisée correctement et sous contrôle ne nuit pas à l'homme et à l'écologie, qu'au contraire, elle apporterait des bénéfices plus productifs pour un monde plus vivable ; ainsi, Marmara Bilgisayar met en place également des projets visant à inciter les personnes et établissements partenaires à agir dans le cadre de ce principe. Nous partageons notre savoir-faire en leur proposant d'éteindre les ordinateurs pendant les heures où ils ne sont pas utilisés et de ne pas gaspiller inutilement du papier. En résumé ; Marmara Bilgisayar estime qu'il faut lier la responsabilité sociale et la technologie, et qu'une structure porteuse de sens et de valeurs ne peut être établie que par cette approche.

Marmara Bilgisayar fournit des produits et services à plus de 100 entreprises dont plusieurs établissements d'enseignement et des entreprises internationales. L'entreprise, avec son personnel spécialisé et qualifié dans son domaine, figure parmi les 500 entreprises informatiques de la Turquie depuis les 3 dernières années.

*Propos recueillis par Ilker Birkan

Le premier congrès des étudiants turcs de France : un pari difficile mais réussi

(Suite de la page 1)

en turcologie à l'Université de Marc Bloch, a accueilli les participants avec joie et satisfaction lors d'un discours d'ouverture. Il nous a confié : « L'objectif du Congrès est de nous rassembler afin de trouver des solutions aux problèmes que nous rencontrons. Nul besoin de fixer des projets beaucoup trop ambitieux qui risquent de ne jamais aboutir, alors commençons par des projets concrets et réalisables. »

Des invités de marque ont ensuite pris la parole, comme Catherine Trautmann, Paul Dumont, ou encore Mr Bekir Uysal, consul général de Strasbourg, qui a félicité cet effort d'intégration de la communauté turque. Au programme, des interventions d'universitaires venus spécialement de Turquie pour aborder la question de la Turquie et de l'UE; Beril Dedeoğlu, Directrice du Département des Relations Internationales à l'Université de Galatasaray, a résumé la perception des Turcs au sujet de l'UE, tandis que Mehmet Genç, Doyen de la faculté de Droit de l'Université d'Uludağ et Emre Gönen, directeur des Etudes Européennes à l'Université de Bilgi et ancien étudiant strasbourgeois, sont revenus sur l'histoire et le processus des relations Turquie - UE. Les interventions ont vite laissé place aux questions des participants, nombreux à s'interroger sur les rapports entre l'Europe et la Turquie.

La deuxième conférence traitait de la double culture des Turcs de France ; Mr Hamdi

Akın, PDG d'Akfen Holding, et Mr Cafer Özkul, Président de l'Université de Rouen, sont revenus sur leur propre trajectoire et ont été longuement applaudis par les auditeurs pour l'exemple qu'ils représentent aux yeux des jeunes turcs. Les avantages et les inconvénients d'être pris entre deux cultures, deux langues, ont été débattu avec les participants, opposant ceux qui voient dans la double culture une qualité indéniable et ceux qui y voient des difficultés en raison de l'impossibilité de s'accaparer totalement une culture lorsque l'on est tiré entre deux mondes. On a pu également être témoin à cette occasion d'une certaine césure entre turcs issus de l'immigration et turcs venus en France pour étudier ; aussi, paradoxalement, les turcs nés en France ont été plus nombreux à exprimer lors de ce congrès leur volonté de retourner vivre en Turquie après leurs études.

La troisième conférence portait sur les relations historiques et présentes entre la France et la Turquie, à laquelle notre rédactrice en chef Mireille Sadège a participé pour signifier le besoin d'une mobilisation forte pour améliorer l'image de la Turquie en France. Professeur d'histoire au Collège de France, Gilles Veinstein est revenu sur le passé des relations ottomanes et françaises, et Mr Gün Kut, ancien directeur du Lycée Galatasaray et actuellement rattaché au département des relations internationales à l'Université de Boğaziçi, a parlé quant à lui des relations étroites entre la Turquie

et la France. À nouveau, les questions des étudiants se sont focalisées autour de l'entrée de la Turquie dans l'UE.

À la suite de ces interventions enrichissantes entrecoupées par des cocktails où les discussions entre participants se sont poursuivies, une grande partie des étudiants se sont retrouvées à un concert du groupe Misket, organisé par l'Association dans le but d'affermir les contacts entre jeunes turcs venus des quatre coins de la France. Le dimanche, des ateliers ont eu lieu où les étudiants ont pu débattre librement sur les problèmes rencontrés lors de leurs études. Avant la fermeture du congrès, les organisateurs ont annoncé le bilan de ces deux jours, qui ont été fortement appréciés par tous les participants. Pour Gülden Serbest, l'une des organisatrices, ce fut un succès malgré toutes les difficultés rencontrées lors de la préparation et du déroulement du congrès, qui avait pour but de « réunir les étudiants turcs issus de l'immigration et ceux de Turquie sous le même toit, et de créer un lien pour bâtir un réseau d'entraide », nous dit-elle. Mission partiellement accomplie, puisque les étudiants ont quitté Strasbourg avec l'idée de se retrouver prochainement entre eux, mais il faudrait, selon les vœux des organisateurs, intégrer ces liens dans un réseau moins personnel et plus institutionnel afin de mieux réussir l'intégration scolaire et professionnelle des jeunes turcs en France. Prochaine étape, un deuxième congrès, l'année prochaine, dans une autre ville de France ?

* de notre envoyé spécial Ilker Birkan



Avant son discours d'ouverture, Mme Catherine Trautmann, députée européenne et ancienne maire socialiste de Strasbourg, a bien voulu répondre à notre question concernant la perspective

d'adhésion de la Turquie à l'UE. Elle s'est déclarée optimiste tout en soulignant qu'il existe des obstacles. Et elle a ajouté qu'il s'agit d'une coresponsabilité Turquie et européenne et qu'il ne faut pas qu'il y ait un traitement différent à l'égard de ce pays, les règles devant être identiques pour tout le monde. Elle a précisé par ailleurs qu'il ne faut pas tarder à se prononcer et qu'il faut prévoir et anticiper l'intégration des pays candidats et pour cela il est nécessaire de changer les institutions de l'UE. Elle a continué en rappelant : « l'adhésion de la Turquie est un choix stratégique et historique, aussi il faut favoriser les dialogues ». Elle a plaidé pour que la France soit le moteur de l'intégration de la Turquie dans l'UE. Tout en rappelant que la Turquie est un allié fidèle de l'Europe qui a choisi le camp de l'occident. Quant à l'avenir de l'Union, elle a répondu « l'Europe ne doit pas être un modèle uniforme, mais plutôt un modèle de la paix, de la solidarité et de la diversité culturelle ».

«Fikret bey» : un Film de Selma Köksal



C'était le 13 octobre 1988, période où Kenan Evren était le Président de la République et Turgut Özal était Premier Ministre. Le film raconte une journée de la vie de Fikret Bey (Erol Keskin) passée dans l'usine qu'il a été obligé de quitter. Sa lutte est sur le point de prendre fin, avec la faillite de son entreprise. De plus, il n'a pas vu son fils depuis cinq ans, parti à l'étranger après avoir été emprisonné lors du coup d'État militaire du 12 Septembre. Dans ce film co-écrit avec sa sœur, inspirée par le parcours de leur père, le fils révolutionnaire présent mais absent physiquement, n'est que le fruit de leur imagination... Mais le film reflète la véritable amitié respectueuse entre le vieux Fikret Bey (Eros Keskin) et Mehmet (Fuat Onan), qui était leur gardien pendant 30 ans, et ami pendant 25 années...



L'usine, qui représente leurs idéaux, est en ruine et désormais en location. Avec la fin d'une époque, et l'usine et Fikret Bey sont tombés sous la fatigue. L'utilisation de l'usine de chaudière comme une métaphore qui reflète la situation du pays et le monde intérieur de Fikret Bey est un élément important qui apporte une profondeur au film. Après le 12 Septembre, Fikret Bey a vécu la disparition d'un grand nombre de valeurs auxquelles il croyait.

C'est un film qui relate l'histoire de deux personnes partageant un destin semblable. La théâtralité ressentie dans ce film nous fait rappeler l'identité de comédienne du metteur en scène, Selma Köksal.

* Cüneyt Gök

Droit aux Clubs pour tous !

TURQUIE
Club Marmara
Kimeros Hôtel
339€*
7 nuits en formule "tout compris", vols inclus !

Marmara
Droit au voyage

avec votre agence de voyages ou marmara.com
0892 161 161

Turquie - France à la croisée des regards

(Suite de la page 1)



Comme nos lecteurs le savent, l'Université Galatasaray a organisé un concours de photographie qui s'est terminé le 15 mars 2008. Le thème en était : « la France et la Francophonie en Turquie ». Les participants au concours devaient à cette occasion mettre en images tout ce qui se rattachait de près ou de loin à la France et à la Francophonie à Istanbul mais aussi dans l'ensemble de la Turquie. Le concours s'adressait à l'ensemble des étudiants en français, qu'ils soient dans les lycées francophones ou dans les départements de français des universités de Turquie. Deux catégories étaient prévues, celle des adolescents et celle des adultes.

Le thème du concours a semble-t-il été considéré comme difficile par beaucoup de candidats potentiels. Aussi, le nombre de participants n'a pas été aussi important que celui que les organisateurs escomptaient, mais la participation, qui a été plus nombreuse de la part des étudiants que de celle des lycéens, a été de qualité. Le jury, réuni le 9 avril, à l'institut français, s'en est rendu compte, et le choix des lauréats n'a pas été très simple. Ce jury était présidé par le photographe Ara Güler, que tout le monde connaît pour la grandeur de son œuvre ; il était assisté dans sa tâche par Arnaud Littardi, Directeur de l'institut français d'Istanbul, Hélène Zajdela,

Rectrice adjointe de l'université Galatasaray, Flora Fontnola, artiste plasticienne et Oktay Duran, industriel et sponsor de ce concours, qui a reçu également l'appui d'institutions comme l'Ambassade de France en Turquie, l'Office du Tourisme de Turquie à Paris, TV5 Monde, le Centre culturel Anatolie de Paris, TR+ pour la communication avec Aujourd'hui la Turquie, et d'entreprises comme Fujifilm-Turquie et Darty-Turquie.

Les lauréats sont les suivants :

Catégorie «adultes» :

1er prix offert par le service culturel de l'Ambassade de France en Turquie :

Bahar Şirin Demirel de l'Université Galatasaray - İstanbul

qui assistera aux Rencontres de Photographie d'Arles, du 4 au 12 juillet 2008

2ème prix également offert par le service culturel de l'Ambassade de France en Turquie :

Yasemin Akıncı de l'Université Galatasaray - İstanbul également

qui assistera au Festival « Visa pour l'image » de Perpignan, du 29 août au 8 septembre 2008

Catégorie «Adolescents» :

1er prix offert par Fujifilm-Turquie :

Simay Güner du lycée Saint-Joseph - İzmir

Qui remporte un appareil photo numérique bridge Fujifilm FinePix S5700,

2ème prix offert par Fujifilm-Turquie :

Necdet Yağız Özkan, du lycée Notre Dame de Sion - İstanbul

Qui remporte un appareil photo numérique

fujifilm FinePix F480

Un grand bravo à ces quatre brillants lauréats !!!

Ces prix seront remis le 29 avril 2008, à 19 heures, à l'Institut français d'Istanbul, lors d'une cérémonie dédiée à la mémoire de Joël Pascal Biays, ancien Recteur adjoint de l'université Galatasaray disparu prématurément, alors qu'il était en tout début de mission. Au cours de cette cérémonie seront projetées les photographies des différents candidats sous la forme d'un grand diaporama dans lequel on pourra voir également les photographies qui auront été prises durant l'atelier qui se tient du 19 au 27 avril. Cet atelier est destiné aux participants du concours



et animé par le photographe Guillaume Lebrun, coorganisateur du concours. Durant cette même soirée, une spécialiste de la Maison Européenne de la Photographie à Paris présentera aux spectateurs un panorama de la photographie européenne contemporaine.

On pourra revoir les photographies des candidats au concours et celles prises durant

l'atelier lors de l'exposition de photographies de Guillaume Lebrun, intitulée « les Chemins de Marmara ». Guillaume Lebrun travaille à Istanbul régulièrement depuis maintenant presque trois ans et a recueilli des images, à Istanbul et autour de la mer de Marmara, qui montrent bien le lien fort qu'il a su créer avec ce pays durant ces différents séjours.

Le nouveau cinéma réaliste en Turquie



*Oğuz Makal

Le cinéma turc a renoué avec le succès au Festival international du film de Cannes en 2002 avec « Uzak » (Loin) qui est un exemple de cinéma minimaliste. « Uzak » apporte une nouvelle dimension à l'expression à la Tchekhov

que l'on trouve dans « Kasaba » (Commune) qui comprend l'enfance et l'ennui et « Mayıs Sıkıntısı » (Ennui de mai) ayant trait à la jeunesse et à l'extrême vieillesse qu'il a tournés avec un petit groupe constitué de la mère, du père et des amis du photographe Nuri Bilge Ceyhan. Le jury de Cannes a découvert la tristesse dans le monde d'un jeune solitaire, habitant de la commune qui cherche du travail dans la solitude blanche d'Istanbul dont chaque scène est enfouie sous la neige et le monde ironique et dépayé du photographe invité. Nuri Bilge Ceyhan met en place un langage calme, réaliste face au cinéma américain basé sur l'action qui est désormais dominant dans le monde entier et trace un chemin long et étroit pour le cinéma turc.

Son dernier film « İklimler » (Les Climats) qui est un message silencieux sur l'amour et la séparation était un film de

ce genre. Il avait encore quelques amis dans ce domaine, l'un d'entre eux est Zeki Dimirkubuz qui est plus proche de la violence de la réalité et Semih Kaplanoğlu qui apparaît la dernière fois au premier plan avec son film intitulé « Yumurta » (Œuf) attirant l'attention sur la découverte du mal dans l'intérieur et le dépayement de l'homme...

Un grand auteur du cinéma turc, Fatih Akın, a grandi en Allemagne et a su associer les deux cultures, prouvant son talent dans la narration de récits « propres au metteur en scène » comme « Duvara Karşı » (Face au mur) et « Yaşamın Kıyısında » (De l'autre côté). Par ailleurs, Çağan Irmak, de la jeune génération, réalise avec « Ulak » un film fabuleux faisant suite à « Babam ve Oğlum » (Mon père et mon fils) qui a bien plus d'entrées que tous les films américains standard, racontant à travers les yeux d'un enfant le coup d'État militaire du 12 septembre 1980, départ du chaos actuel dans le pays et de la rupture de la laïcité, principe majeur de la République. Quel dommage que ce film n'ait pas eu le même succès que « Babam ve Oğlum ».

En outre, un des films récents les plus intéressants du cinéma turc a été le film historique « Cenneti Beklerken » (En attendant le paradis), narration intéressante

inspirée de l'interdiction du dessin de style occidental par les Ottomans musulmans. Le fait qu'il tache de fonder un langage esthétique particulier né de l'art de la miniature, le metteur en scène Derviş Zaim a recueilli l'admiration des intellectuels du cinéma. Un autre film qui attire l'attention, « Takva », raconte le monde tragi-comique d'un petit homme en lutte contre la responsabilité qui lui est imposée dans le monde des sectes et contre l'effet de sa responsabilité sur cette croyance.

Comme dans tous les pays, les films historiques partiaux, l'excès des sentiments, la peur, la comédie grotesque, tout cela est naturellement en hausse dans le cinéma turc. Mais, est-ce que les cinéastes vont avoir quelque chose à dire dans ce milieu qui agace et fait pousser des cris d'éloignement de son pays à Fazıl Say, célèbre musicien et compositeur, lorsqu'un grand nombre d'intellectuels affirment que ce milieu devient de plus en plus un désert ? Selon les paroles connues de Jean Mitry, est-ce de nouveaux films de genre ou est-ce vraiment de nouveaux films qui vont être tournés ? C'est le cinéma des prochains temps qui le dira.

*Prof. Dr. au Département Cinéma et Télévision de la Faculté des Beaux-Arts de l'Université de Beykent.

Le Sommet du Football Européen !



*Kemal Belgin

Le Championnat d'Europe de Football, autrefois nommé la Coupe d'Europe des Nations, va débuter en juin prochain en Autriche et en Suisse... Ce sera la 13ème du genre... Cette coupe est sans aucun doute la rencontre de football la plus sérieuse, la plus frappante et la plus importante que les pays d'Europe ont organisé autour des équipes nationales. A un tel point qu'il s'agit d'une plateforme de réflexion, au nom de l'Europe, pour la coupe du monde qui aura lieu deux ans plus tard.

Après une telle introduction au sujet de ce processus bouillant pour le football, il faudrait attirer l'attention sur un autre fait important. Nous avons pu relever lors de ces grands tournois de football, d'importantes évolutions tactiques et de tous nouveaux systèmes de jeu. Parmi les plus frappants, le système 3-5-2 qui a permis la France de remporter pour la première fois de son histoire cette coupe, sur son territoire en 1984. Ce système, créé par le célèbre entraîneur français Gérard Houllier, avait été appliqué à la perfection par les grands joueurs de ces temps tels que Bossis, Fernandez, Platini, Tigana, Giresse et Lacombe. Mais lorsque tout le monde accepta l'idée que le système était injuste en particulier pour les ailiers, il fallut rechercher de nouvelles solutions.

Pendant la coupe organisée en 1996 en Angleterre, il fut étonnant de voir 11 des 16 finalistes adopter le système brésilien, basé sur une défense à quatre joueurs avec un libéro avant, qui avait permis le Brésil de remporter la Coupe du Monde de 1994 après 24 ans. D'ailleurs, le rapport de 5 directeurs techniques de l'UEFA qui avaient participé à cette coupe en tant que personnel technique, avait pour titre : « la révolution des libéros avant ». Parce qu'aucun nouveau système n'est apparu, cette nouvelle vague a séduit presque le monde entier.

Pour sa part, l'auteur de ces lignes a suivi sur place six de ces coupes : Yougoslavie en 1976, Italie en 1980, France en 1984, Allemagne en 1988, Angleterre en 1996 et Pays-Bas - Belgique en 2000... La dernière coupe que j'ai suivie était donc une organisation partagée entre deux pays. C'était la première fois en 2000. A présent, c'est au tour de l'Autriche et de la Suisse d'organiser en commun le championnat 2008. La prochaine coupe aura lieu en Pologne et en Ukraine en 2012... L'Union Européenne des Associations de Football (UEFA) a pour objectif de limiter les coûts en les partageant entre deux pays et de développer l'amour et la passion pour le football dans certains pays. Qui sera champion ? En réalité, ce qui importe le plus, c'est de savoir si une nouvelle conception de jeu, un nouveau système et de tout nouveaux joueurs vont apparaître, ou non.

* Kemal Belgin, journaliste et enseignant à l'Université de Marmara



Une exposition qui saisit la lumière

(Suite de la page 1)



Le Professeur Veysel Günay, doyen de la Faculté des Beaux Arts et Directeur de la Peinture à l'Université de Beykent, a présenté aux amateurs d'art ses impressions sur les lieux en extérieur lors de son exposition intitulée « à la poursuite de la lumière » à la Galerie Atlas Sanat entre le 18 mars et le 19 avril 2008.

Dans cette exposition, Günay déploie à nouveau devant nos yeux son amour pour la nature ; il refaçonne avec son pinceau la terre où il a vécu, l'interprète à sa manière tout en faisant rencontrer le public avec la nature y compris dans ses représentations de lieux en intérieur, à travers une « fenêtre ».

L'artiste, qui se caractérise par son travail avec de la peinture à l'huile, présente des tableaux selon les critères occidentaux sans toutefois renoncer à des éléments culturels locaux. Les arbres de Judée d'Istanbul, les chemins boisés, les jardins fleuris du printemps, les maisonnettes au milieu des plateaux verts, comme si le Professeur Günay célébrait l'arrivée de l'été. A travers ses peintures, Günay s'efforce à saisir la lumière universelle, la couleur provenant de la lumière du jour, et il ne semble même pas avoir de difficulté pour le faire.

Diplômé en Peinture de l'Institut d'Education de Gazi en 1969, le Professeur Veysel Günay a ensuite été élève boursier du Ministère de l'Education Nationale à la Grande Ecole Nationale des Beaux Arts à Paris entre 1970 et 1974. Il a travaillé durant des années dans la faculté de Peinture à l'Université des Beaux Arts de Hacettepe. Günay, dont les œuvres ont été exposées près de trente fois, a été récompensé à de nombreuses reprises. Il a reçu, entre autres, le prix DYO peinture et le Prix de l'Exposition Nationale de Peinture et Sculpture.



Inci Kara, journaliste

Alkim : des livres et un quotidien

Librairie et maison d'édition, Alkim publie et diffuse des livres, des revues. Depuis peu, Alkim a encore diversifié ses activités en lançant un quotidien. Nous avons rencontré son propriétaire, Başar Arslan, pour parler des livres en Turquie mais aussi du journal qu'Alkim vient de lancer.

À la question « Êtes-vous libraire ou journaliste ? » Başar Arslan nous répond ainsi : « nous travaillons surtout dans le livre, le journal est tout nouveau pour nous ». Selon Başar Arslan, propriétaire d'Alkim, le marché du livre en Turquie est en développement constant ces dernières années. La diversité et les évolutions se sont accentuées dans le secteur où Alkim travaille depuis plus de trente ans. « Avant, il y avait peu de livres sur certains sujets, comme par exemples les livres sur les loisirs ou sur les mythologies. Évidemment, cette augmentation du nombre élargit nécessairement le marché du livre, ce qui conduit à l'ouverture de nouvelles librairies et à l'entrée en jeu de nouvelles maisons d'éditions de grands groupes et entreprises comme Doğan, İş Bankası, Yapı Kredi. Auparavant, on ne vendait que des classiques d'auteur comme Gorki... À présent, nous pouvons éditer des ouvrages contemporains, ce qui est nouveau pour la Turquie et pour le monde, nos ventes se sont accrues et nous avons des lecteurs venant de tout horizon ».

Lorsque l'on compare les taux moyens, la durée de vie d'un livre dans le marché en Turquie est plus court qu'auparavant, le nombre de vente aussi. « Avant, les livres célèbres vendaient beaucoup et ce durant des mois, c'était la même chose pour le cinéma. Les films restaient six mois à l'affiche. De nos jours, les nouveaux livres font de l'ombre aux anciens » précise Başar Arslan. Nous lui avons demandé si cette situation créait des problèmes financiers : « La Publication Assistée par Ordinateur étant très développée, l'édition n'est plus aussi onéreuse qu'avant. C'est pareil dans tous les secteurs, y compris les voitures... Parce qu'il est plus rapide de

produire des livres, le coût à l'unité a diminué, ce qui est positif pour nous ».

Alkim a réalisé la première publicité pour un livre en Turquie, avec le roman d'Ahmet Altan, vendu à un million d'exemplaires. Avec la télévision, internet et d'autres réseaux, il est plus facile d'aborder le lecteur... La société Doğan a un avantage sur ce point. Est-ce un avantage ou une domination ? « Bien entendu, nous tous, publions les livres auxquels nous croyons. Doğan publie aussi des livres très intéressants. Nous pouvons considérer cela comme une concurrence mais pour le lecteur, c'est un avantage », nous dit Başar. « C'est pareil pour İş Bankası, ils ne font pas ce travail pour l'argent, mais parce qu'ils souhaitent une diversification de leurs activités et une présence dans le secteur culturel. De toute façon, ils gagnent assez d'argent avec leur activité principale. Yapı Kredi travaille aussi sérieusement dans ce secteur. Publier des livres n'est pas un travail qui rapporte beaucoup en Turquie ».

Nous abordons l'activité de la publication des revues d'Alkim. « Il y a K, notre revue de littérature. F est notre revue sur le football. K est éditée à 20 000 exemplaires. Quant à la revue F elle est éditée à 5 000 », nous dit Başar. « Que ce soit pour la littérature ou le football, nous mettons en avant l'humanité ...

Nous pouvons donner beaucoup de sens à K, bien sûr, comme Kafka, Kitap (livre), kültür, kalem (crayon)... Les revues littéraires en Turquie sont très lourdes, ça n'attire plus les lecteurs. C'est pourquoi nous l'avons appelé K, symboliquement, pour ne pas effrayer le lecteur avec un titre trop littéraire. Et notre nouveau venu est un quotidien Taraf qui est tiré à 10 000 exemplaires ».

Puisque nous parlons du journal, nous leur demandons pourquoi le prix du Taraf est plus élevé que les autres journaux ? Sa réponse est « c'est le prix pour être un journal indépendant ». « Nous n'avons pas de soutien publicitaire... C'est un bon prix en réalité. » À la question qu'est-ce qui vous a motivé à publier un journal quotidien ? « Nous le publions parce que nous pensons que la Turquie a besoin d'un tel journal ».

Propos recueillis par Nagehan Tam



Başar Arslan

Une sélection des émissions TV5 Monde Europe Mai 2008

Documentaires

68 (en deux parties)

De Washington à Saïgon, de Rome à Mexico, de Paris à Prague, une vague de révolte secoue le monde. « 68 » propose un travelling arrière dans le Vietnam en guerre, Prague en liberté et occupé, Paris en contestation, l'Amérique en rébellion. « 68 » raconte Dubcek et Guevara, De Gaulle et Cohn-Bendit, Luther King et Bob Kennedy.

1ère partie : 19 mai à 15 heures

2ème partie : 20 mai à 15 heures

Les secrets du Karakoum

Le documentaire de Marc Jampolsky témoigne d'une véritable aventure humaine : celle d'hommes qui, n'importe comment, affrontent le désert infernal, pour en extraire ses secrets.

Le 23 mai à 4h05

Les historiens de l'instant

En 5 volets, la société du XX^e siècle à travers quelques figures emblématiques du journalisme.

1/5 Jacques Goddet et L'Equipe

le 12 mai à 4h

2/5 Jean-Pierre Coudurier et le Télégramme de Brest

Le 13 mai à 4h15

3/5 Frank Tenot & Daniel Filipacchi

Le 14 mai à 4h05

4/5 Serge July et Libération

Le 15 mai à 4h10

5/5 Ouest-France

Le 16 mai à 4h20

Films

Bord de mer

(Comédie dramatique) le 22 mai à 21h Réalisé par Julie Lopes-Curval en 2002, avec Bulle Ogier et Hélène Fillières

Les chansons d'amour

(Comédie musicale) le 19 mai à 18h30 Réalisé par Christophe Honoré en 2007, avec Louis Garrel et Ludivine Sagnier

Les heures indiquées sont celles de Paris.

Traces... (Suite de la page 1)

Le numéro daté du 3 au 9 Janvier 2008 du « Nouvel Observateur » est posé dans un coin de mon bureau. Sur la page de couverture, la photographie nue de la philosophe Simone de Beauvoir. Son corps qui s'élève tel un buste au-dessus de pantoufles aux talons hauts n'a rien à envier à celui d'une jeune fille, alors qu'elle arrangeait sa coiffure, sûre d'elle. On dit qu'elle ignorait qu'on la prenait en photo, qu'elle s'en était rendue compte lorsque le photographe avait appuyé sur le déclencheur, et qu'elle n'avait pas changé son attitude. Ce ne sont que des rumeurs, on n'en saura pas plus. Ce qui est bien réel, c'est que Simone de Beauvoir, avec beaucoup d'audace, a laissé aux générations futures l'image de son corps. La photographie que m'a montré récemment un ami à Paris me vient à l'esprit : elle m'est restée en tête, sans que je ne sache pourquoi. C'est une photo semblable à celle de Simone de Beauvoir, sauf qu'elle fut prise de devant... Un beau corps, aux dimensions quasiment identiques, du moins en ce qui concerne les proportions, mais plus jeune... Il cachait jalousement cette photo comme une pièce historique d'un moment exceptionnel, exprimant les minutes qui suivirent ce qui fut vécu. Elle posait devant l'objectif avec appréhension et timidité, mais courageusement en tant que personnage principale des moments vécus juste avant cet instant. J'ai utilisé la fille de cette photographie, enregistrée dans ma mémoire, comme héroïne de mon roman. Enfin, j'aimerais parler du Président Nicolas Sarkozy, le briseur de tabous. La relation entre Nicolas Sarkozy et Carla Bruni est l'un des sujets les plus appréciés de la presse turque comme de celles du monde entier depuis décembre... Tout le monde sait désormais qu'ils se sont rencontrés lors de la soirée organisée par le célèbre publicitaire Jacques Séguéla à la demande de Nicolas Sarkozy parce qu'il « s'ennuyait ». À la fin de la soirée, Carla a demandé à Sarkozy s'il pouvait la raccompagner chez elle. C'est ce qu'il a fait. Mais sans aller plus loin...

Au cours des enquêtes d'opinion publique – qui ont été réalisées, si je ne me trompe pas, avant cette nuit – on a demandé aux Français qui de Carla Bruni, Eva Green et Laurence Ferrari était la plus sympathique. En résumé, on ne s'est pas gardée de faire des efforts et des enquêtes pour présenter un chef d'État en perte de popularité comme sympathique, populaire et apprécié des Français. Ces femmes ont elles aussi été exposées nues dans des photographies et des scènes de cinéma. Tout comme Jodie Foster – son rôle dans Un long dimanche de fiançailles a été remarquable – nous avons vu la photographie nue de Carla Bruni dans les journaux et regardé Eva Green dans le rôle principal du film Innocents, qui n'était habillée que de temps en temps dans le film. Quant à Laurence Ferrari, elle vient tout juste de divorcer...

Je crois aussi que nous devons parler désormais de la photographie comme un document historique, au-delà d'un art. Tout comme le dit le maître Ara Güler, c'est une pièce avec une dimension artistique tout de même. Nous ne devons pas nous gêner d'une nudité ni de l'exhibition de cet instant, de ces traces digitales, de ces mémoires numériques laissées pour toujours, et qui feront l'objet de controverse à l'avenir, si ce n'est maintenant.

*Dr Hüseyin Latif, Directeur de la publication

La musique à l'ère de la mondialisation

Vsevolod Polonsky, compositeur et chef d'orchestre, est directeur musical du Chœur et Orchestre des Grandes Écoles de Paris et de l'Orchestre de chambre « Métamorphoses ». Il a remporté plusieurs concours internationaux de composition et de direction. Il a également été invité à diriger l'Orchestre National d'Ile-de-France, l'Orchestre Philharmonique de Saint Petersburg ou du Théâtre Liceu à Barcelone. C'est avec beaucoup de passion que ce talentueux musicien et chef d'orchestre nous a parlé de son métier et de l'évolution de la musique classique de nos jours.

Depuis quand vivez-vous en France ?

Cela fait 13 ans. Mais je voyage beaucoup entre Paris et St Petersburg.

Vous connaissez bien la chef d'orchestre turque Sera Tokay, n'est-ce pas ?

Oui effectivement, j'ai été chargé de lui enseigner la direction. Et l'on a aussi étudié chez le même maître à Paris, Janos Fürst. Il enseignait très bien et m'a longuement expliqué la réalité du métier et m'a appris des choses très justes, à partir desquelles j'ai pu construire ma propre approche. Et ces choses, je les ai apprises en retour à Sera.

Comment jugez-vous les orchestres Européens par rapport aux Russes ?

Aujourd'hui, les différences sont moins sensibles d'un point de vue musical entre les deux. On trouve beaucoup de professeurs Russes dans les conservatoires de tous niveaux partout dans le monde et les musiciens Russes jouent dans tous les orchestres. Couplés avec les chefs qui dirigent partout et donc contribuent au mélange, l'omniprésence des enregistrements font en sorte qu'un certain standard s'installe. La force de l'école Russe de l'époque ne se trouvait pas dans la pratique orchestrale, mais dans ses solistes surdoués : pour les gens c'était une des rares possibilités d'échapper au train de vie soviétique misérable, pouvoir voyager (même à l'étranger pour les mieux lotis !) et gagner un peu plus d'argent qu'un ingénieur d'un énième institut de recherche. Et, puisque la concurrence était énorme, les écoles Russes pouvaient créer un niveau d'exigences extraordinaires et exercer une discipline de fer. C'était surtout cela qui les rendait bonnes, plus que le talent inné des élèves. Certains enfants d'à peine douze ans faisaient dix heures d'instruments par jour ! Maintenant, la vie s'approche des normes occidentales, pour gagner sa vie, on devient financier ou médecin – et pour voyager, on s'adresse à un bureau de voyages ou l'on s'achète une villa sur la Côte d'Azur !

Vous voulez dire que l'Europe n'a plus l'ambition de former des grands musiciens ?

Si, au contraire ! Mais on y procède différemment. La culture européenne est individualiste à la base, donc on croit qu'un jeune motivé va travailler tout seul, puis avec le professeur qui le verra 30 minutes par semaine avec 4 mois de vacances. Au mo-

ment où il se décide, il a l'âge de 10-13 ans et, pour devenir grand soliste, le temps est perdu ! Ensuite, au Conservatoire Supérieur, les professeurs sont très bons et la masse de travail des étudiants est comparable, ils finiront par être des musiciens tout à fait honorables. Mais le retard pris pendant l'enfance va toujours les handicaper. Par contre, peut-on dire avec assurance qu'il faut démarrer à travailler à l'âge de 3 ans et laisser de côté tout autre vie possible ? Ils sont nombreux, ceux qui commençaient tôt mais qui ne parvenaient à rien.

La mondialisation va-t-elle à l'encontre de l'art ?

Oui je pense. J'ai été un moment marqué par des livres d'un musicologue qui s'appelle Norman Lebrecht, auteur des essais comme Qui a tué la musique classique. Ce



Vsevolod Polonsky

qu'il y dit est souvent vrai, même si parfois il « corrige » les faits selon sa doctrine : je me rends compte que la porte d'entrée dans la vie professionnelle devient de plus en plus étroite. L'enjeu matériel d'un concert est très important, alors, les organisateurs de concerts ne veulent pas prendre le risque, ils sont plutôt intéressés d'inviter quelqu'un de connu pour s'assurer qu'il y aura du public dans la salle. Ils y sont aidés par les quelques grosses agences qui mettent en valeur quelques dizaines de noms qui tournent dans le monde entier et donnent non pas entre trente et cinquante, mais plutôt entre deux cents et deux cent cinquante concerts par an. Ils sont sponsorisés, reçoivent des cachets exorbitants, sont médiatisés et sont les seuls que les gens finissent par connaître réellement. Quant à moi, je crois en mon étoile moi aussi, j'ai déjà réussi pas mal de choses, d'ailleurs, ces « vedettes » sont véritablement extraordinaires ! Simplement, il y

a encore des centaines de jeunes et de moins jeunes aussi extraordinaires qui ne trouvent pas suffisamment de travail. Ma préoccupation, dans l'absolu, est que lorsque l'on donne beaucoup de concerts, et qu'il faut jouer des répertoires souvent imposés, on n'a pas le temps de se les approprier pour faire chaque concert avec le maximum d'intégrité artistique. La musique deviendrait alors une marchandise, le but n'étant plus d'interpréter mais de produire. J'aimerais pouvoir trouver un équilibre pour éviter cette infamie !

Peut-on dire que le monde de la musique a toujours été réservé à une sorte d'élite ?

Oui et non à la fois. Aujourd'hui c'est en effet le cas, mais autrefois, les exigences matérielles n'étaient quand même pas aussi insurmontables. Actuellement, c'est presque impossible de créer un orchestre avec peu de moyens. Je suis heureux que, malgré cela, ils gardent l'instinct de vrais artistes et sont capables de perdre un peu de leur temps sans pour autant gagner grand chose – comme c'est parfois le cas de l'Orchestre « Métamorphoses ». Et puis les charges sociales et patronales sont tellement fortes qu'il faut parfois doubler le prix des billets des concerts pour rentabiliser. C'est comme ça que l'on comprend la logique du star-system : on prend les grosses pointures pour attirer un maximum d'auditeurs et des sponsors, et ainsi, amortir les frais de concerts – sauf que les prix montent et étranglent toute initiative par la suite.

Mais je suis de ceux qui espèrent et qui croient que les véritables passionnés par cet art, sans prétention aucune, continuent à donner de l'émotion à un grand nombre de mélomanes invétérés. Cet espoir me permet de continuer à faire ce que j'ai toujours fait, de la musique, tout simplement.

Je profite de cette occasion pour inviter mes lecteurs au concert que nous allons faire avec l'Orchestre « Métamorphoses » le 29 mai à l'Eglise de Saint Marcel. L'idée de ce concert sera de confronter les époques et de savourer quelques reflets baroques et néo-classiques dans les œuvres des compositeurs romantiques comme Grieg et contemporains comme Gurecki ainsi que de donner des versions originales des œuvres de Handel et de Mozart.

Propos recueillis par Marine Deneufbourg

Le Prix du « bon cœur » remis à İş Bankası (Suite de la page 1)

Le Prix du « bon cœur » de la Fondation du Cœur Turc a été décerné à İş Bankası. Lors de la cérémonie organisée à İş Kuleleri à Levent, le Président de la Fondation du Cœur Turc, M. Çetin Yıldırımakın a déclaré : « Nous avons jugé que le prix réalisé par la Fondation sous le slogan « ayez bon cœur » devait revenir à İş Bankası pour les innombrables exemples de générosité que la société a montré en faisant siennes les idéaux de Mustafa Kemal Atatürk, en montrant à la société turque la face de l'homme généreux ainsi qu'en soutenant le développement de l'économie et de l'industrie du pays ».

M. Yıldırımakın a ajouté que la Fondation du

Cœur turc a été présentée au 15^{ème} Congrès Mondial de Cardiologie en tant qu'une institution exemplaire et la meilleure organisation non gouvernementale au monde, elle a d'ailleurs reçu cinq prix en l'espace d'un an. Après avoir reçu son prix du président de la Fondation M. Yıldırımakın, le Directeur Général d'İş Bankası Ersin Özince a déclaré : « Notre objectif est de travailler tout en restant fidèle aux idées de Mustafa Kemal Atatürk. Je suis honoré d'obtenir ce prix. Merci beaucoup ».

La soirée prit fin avec le concert de l'Orchestre Symphonique de la Mairie de Şişli-Istanbul dirigé par Serâ Tokay. Grâce à une



Serâ Tokay

magnifique interprétation Shostakovich, la brillante et talentueuse Serâ Tokay nous a fait vivre des moments émouvants et inoubliables. Le chef d'orchestre et ses musiciens ont été longuement applaudis à la fin du concert.

*Eda Bozköylü, journaliste

Pergame, un des plus beaux sites antiques de Turquie



Nathalie Ritzmann

La petite ville de Pergame, Bergama en turc, est une étape de qualité si vous vous rendez dans la région d'Izmir, à deux heures de route de cette dernière, au milieu d'oliviers et de vignes.

Son origine est incertaine mais elle s'appelait Pergamum et existait bien avant Jésus-Christ. La ville dirigeait un des plus petits royaumes parmi les plus riches et les plus puissants du Proche-Orient. C'est Lysimaque, un des grands généraux d'Alexandre, qui fit la prospérité de cette bourgade.

En plein centre ville, la « basilique rouge », « Kızıl Avlu », aux murs de brique rouge ! Ce temple, de la taille d'une cathédrale, était dédié au IIème siècle aux dieux égyptiens Sérapis, Isis et Harprocrate. Il impose par son allure. Finalement, ce temple s'est vu transformé en basilique plutôt qu'église, compte-tenu de sa taille.

Situé à l'extérieur du centre ville mais parfaitement accessible à pied, les ruines du temple d'Asclépiéon construit en 142. C'était à ses débuts un centre médical fondé par un nommé Archias, habitant Pergame et qui avait été soigné à l'Asclépiéon d'Epidaure, en Grèce. Les traitements étaient à base de massages, de



bains de boue, d'herbes et d'onguents. Galien, natif de cette ville, fit la gloire de ce site. Ce médecin de gladiateurs est considéré comme le plus grand thérapeute de l'Antiquité.

La voie romaine commerçante va du parking aux ruines. Des colonnes sont érigées là, un temple circulaire, les traces de la bibliothèque et l'amphithéâtre romain.

Les ruines figurent sur la liste des 100 sites historiques qui possèdent une importance commune en Méditerranée.

A 5 km du centre-ville, une route en lacets permet d'accéder à la colline qui abrite l'Acropole. Le site est particulièrement étendu et c'est un ravissement pour les yeux de découvrir la bibliothèque et ses colonnes de marbre, le temple de Trajan construit sous le règne des empereurs Trajan et Hadrien, dédié à Zeus et ... à Trajan lui-même !

La bibliothèque renfermait plus de 200 000 volumes du temps d'Eumène II (au IIIème siècle avant Jésus-Christ) et représentait l'ascension sociale et culturelle de la ville.



L'amphithéâtre est sans doute l'endroit le plus vertigineux qui soit. Construit à flanc de colline, il pouvait accueillir 10 000 spectateurs. La vue qui se dégage de là est magnifique.

Les vestiges du temple de Dionysos sont en contrebas de la scène. Au sud de l'amphithéâtre, les bases de l'autel de Zeus dans un cadre romanesque à souhait, à l'ombre de beaux arbres dont les feuilles ne tombent jamais. L'autel même a été transféré à Berlin au XIXème siècle sur autorisation du sultan.

Les restes de ce site, parsemés sur toute la colline, nous donneront une idée de l'importance qu'il avait lors de sa période de gloire.

Le musée archéologique de Bergama a été restauré il y a quelques années et présente une collection de sculptures de Pergamum, une maquette de l'autel de Zeus de l'Acropole ainsi que divers objets trouvés sur un site proche.

Il est bien agréable de se promener aussi dans les ruel-



les de la vieille ville où le temps semble s'être arrêté, s'attabler à la terrasse d'un café pour siroter un thé en profitant de la quiétude des lieux.

Une bonne journée est nécessaire pour profiter de l'ensemble des sites et respirer l'air provincial qui s'en dégage.

Texte et photo : Nathalie Ritzmann

Adana : une destination unique aux multiples possibilités touristiques



* Merve Güllü

La ville d'Adana fut rattachée à l'empire Ottoman lors de la campagne du Sultan Selim 1er vers l'Égypte, et devint une province en 1608. La ville fut dépendante des provinces de Konya, de Malatya, de Damas puis de Halep. Adana a été gouverné de Chypre également, avant de devenir une

province centrale en 1867 et ce jusqu'à l'occupation des français. Pendant l'occupation, le centre de la province fut déplacé temporairement à Pozanti. La ville vécut un fort développement pendant la République.

L'influence de dix civilisations qui ont gouverné sur Adana est encore perceptible aujourd'hui dans la vie culturelle locale. Ce sont surtout les tribus yörük, turkmènes et les nomades qui ont laissé leur trace dans la culture d'Adana et de la Tchoukourova. Du 7ème au 11ème siècle, les sociétés byzantines et arabes étaient maîtres des territoires de l'Anatolie avant de laisser la place aux Seldjoukides puis aux Ottomans à partir du 11ème siècle. Les grands développements dans l'agriculture et l'industrialisation suite à l'accroissement de la population sur la plaine d'Adana au 19ème et 20ème siècle en particulier, ont créé des changements importants dans la culture locale. Aussi, une culture urbaine apparut en plus des cultures des plateaux, de la mer et des plaines.

On trouve 65 grands sites historiques appartenant à

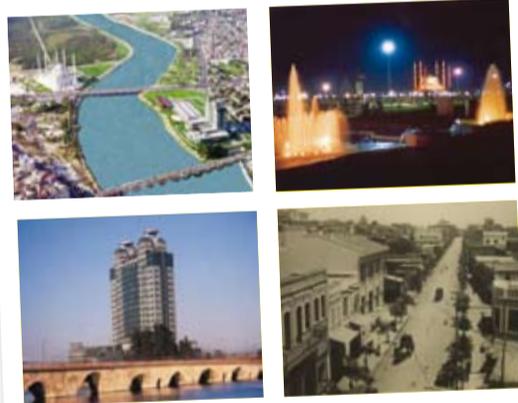
différentes civilisations, dans la province. Parmi ceux-là, on peut citer le centre de Kozan et le centre de la sous-préfecture de Seyhan, des sites archéologiques comme Misis, Magarsus, Anavarza, des sites naturels tels que Akyatan, Yumurtalık, Lagünü ainsi que des monuments, par exemple Ulucami, Arasta, Adana Taşköprüsü, han-hamam.

Tourisme

La région d'Adana est importante en raison de la beauté de la nature et parce qu'elle est un lieu où différentes civilisations ont vécu. De ce point de vue, on peut y retrouver tous types de tourisme. Les nombreux châteaux, ponts, hammams, musées, font de la ville un attrait pour le tourisme culturel, et ses églises et mosquées attirent le tourisme religieux. Les hauteurs du Taurus permettent la randonnée, et les cours d'eau le patinage ; Adana est une des rares destinations dans le monde qui puissent proposer à la fois la chasse, les vacances dans les plateaux, et des canyons dans un paysage somptueux.

L'archéologie, l'histoire et le tourisme culturel

Les sites archéologiques, les vestiges historiques et les valeurs ethnographiques sont les principales sources du tourisme de la province d'Adana. Une partie importante des voyages à but culturel ont lieu à Karatepe. A partir de cet endroit, on peut être témoin des qualités archéologiques et des beautés naturelles. En quelques mots, Karatepe est un musée à ciel ouvert qui expose le mélange des valeurs naturelles et culturelles.



Tourisme écologique

Le rivage long de 160 km est un espace naturel fait de dunes, de marécages, de marais... Les espaces les plus importants sont les lacs de Tuzla et d'Akyatan qu'a créé le fleuve de Seyhan, ou encore le lac d'Akyayan né du fleuve de Ceyhan. Ces deux espaces sont riches en écologie. Au milieu de la nature vivent différentes espèces d'oiseaux et de poissons.

Rafting

La rivière Göksu, qui traverse les sous-préfectures de Tufanbeyli, Saimbeyli et Feke nées dans les montagnes boisées, et qui se mêlent au fleuve de Seyhan avant de rejoindre la mer, convient au rafting grâce à son parcours et son écoulement.

Tourisme thermal

Bien que les pouvoirs publics ne donnent pas d'importance au tourisme thermal dans la région, la population profite des eaux minérales chaudes. Parmi celles-ci, la source d'Aksu près d'Aladağ, Tahtalıköy, proche de Ceyhan, les sources de Kokarınar, Kurttepe et Alihocalıdır dans la ville.

* Merve Güllü



27^{ème} Festival International du Film d'Istanbul

Le 27^{ème} Festival International du Film d'Istanbul organisé par la Fondation d'Art et Culture d'Istanbul (IKSV) s'est déroulé du 5 au 20 avril. L'ouverture du festival a eu lieu au Palais des Congrès et des Expositions Lutfü Kırdar le vendredi 4 avril. Le festival présenta au total 200 films, et l'on pouvait y retrouver ceux qui ont fait couler le plus d'encre en 2007 et en 2008. De plus, des activités parallèles ont été organisées, comme des débats avec les réalisateurs, des ateliers, des leçons de cinéma, des expositions et des soirées.



S.E. Bernard Emié William Klein

L'ambassadeur de France en Turquie M. Bernard Emié et son épouse ont donné une réception à l'occasion du 27^{ème} Festival International du Film d'Istanbul le 12 avril au Palais de France. Ont été présents à cette réception les membres de jury (national, international et section droits de l'homme) ainsi que de nombreux artistes, hommes d'affaires et professionnels du cinéma en Turquie.

Les séminaires autour de l'évènement «les rencontres sur le pont» ont eu lieu les 15 et 16 avril à l'Institut Culturel Français. «Les rencontres sur le pont», qui avaient déjà attiré beaucoup l'attention lors de ses deux premières années d'existence, ont réuni les professionnels du cinéma ainsi que des groupes comme Arte, Eurimages, Fortissimo et Greenhouse.

Cette année, les films français étaient nombreux à participer au festival, tout comme en 2006 en raison du printemps français qui avait eu lieu en Turquie. Le film *Darling*, de Christine Carrière, avec Marina Fois et Guillaume Canet à l'affiche, était le seul film français à participer à la sélection officielle. *Marine* Trintignant et son époux Alain Corneau était également présent dans ce festival.



Parmi les invités, Eric Gouzannet, directeur du festival du cinéma Travelling à Rennes, qui projette, dans le cadre de son festival, de diffuser une cinquantaine de films turcs en 2010. Nous avons rencontré également Jean-François Bourgeot, directeur du festival International du Cinéma à Montpellier, venant à Istanbul depuis des années pour choisir les films turcs qui participeront à son festival en France. Pour lui, les productions turques présentées cette année sont un peu décevantes. Toutefois, il apprécie ce festival qui permet de faire connaître aux professionnels et aux amateurs de cinéma du monde entier les films turcs à travers un festival divisé entre une



compétition internationale et une compétition nationale. Selon lui, le cinéma turc s'est professionnalisé ces dernières années. Les thèmes qui retiennent son intérêt sont la position de la femme, la question de la transmission, les questions politiques et religieuses. Il regrette le peu d'intérêt pour le cinéma français en Turquie, perceptible également dans beaucoup d'autres pays depuis le déclin de la langue et de la culture française dans le monde.

Le Directeur d'IKSV Şakir Eczacıbaşı a remis le «Prix d'Honneur du Cinéma» à l'un des plus grands réalisateurs russe, Alexander Sokurov. Le «Prix de la Tulipe d'Or» a été décerné à Semih Kaplıanoğlu pour son film «Yumurta» et le «Prix Spécial du Jury» au réalisateur allemand Dennis Gansel pour le film «The Wave». C'est Alain Corneau, le réalisateur français réputé, qui a remis ce prix. Le prix du meilleur film turc du Ministère de la Culture et du Tourisme a été attribué au film «Tatil Kitabı» de Seyfi Teoman. Ce festival, qui a égayé ce début du mois d'avril, nous a éloigné ne serait-ce un peu de nos ennuis et de nos problèmes quotidiens.

* Tuna Miskiöglü

Soirée de la francophonie au consulat de Belgique



Hans Timbremont

Le 25 mars 2008, le consul général de Belgique, Monsieur Hans Timbremont a organisé une réception dans le cadre de la semaine de la francophonie à Istanbul. Le festival de court métrage qui a eu lieu au sein du centre culturel français a précédé cette soirée de dégustation de différents mets provenant des douze pays qui participèrent à cet événement.

Aujourd'hui la Turquie fête son troisième anniversaire

Avec ses quatre mille abonnés et ses puissants partenaires comme Geopost, Michelin, Everfresh, Uludağ, Armada Otel, Novotel, Peugeot, Bosch, TV5 Monde, Marmara Voyage et l'Oréal, notre journal entre dans sa quatrième année.

En raison du troisième anniversaire de la création de notre journal, notre Directeur Général de la Publication Hüseyin Latif a organisé une conférence de presse le 2 avril au Lycée Notre Dame de Sion, une des écoles les plus prestigieuses de Turquie. Le Dr Latif a informé la presse sur les travaux et les réunions de célébration qui vont avoir lieu pour le troisième anniversaire du journal. Yann de Lansalut, le directeur du Lycée, a participé à cette réunion à ses côtés. Lors de cette conférence de presse qui a rassemblé de nombreux journalistes, notre Directeur Général de la Publication a répondu à des questions portant sur la situation actuelle des relations entre la France et la Turquie, le regard que porte notre journal sur ses relations, et, en dehors des sujets portant sur le processus d'adhésion totale de la Turquie dans l'Union Européenne, les journalistes l'ont interrogé sur l'opinion du Président français Nicolas Sarkozy sur la Turquie.

La conférence de presse a trouvé son écho dans les journaux quotidiens de Turquie le 3 et 4 avril et surtout dans les informations passant par l'Agence Anatolie. Les journalistes français ont également été présents

dans cette conférence. Le correspondant de l'AFP a suivi avec intérêt la réunion du début à la fin.

Hüseyin Latif a remercié Geopost, Michelin, Everfresh, Uludağ, Armada Otel, Novotel, Peugeot, Bosch, TV5 Monde, Marmara Voyage et l'Oréal pour leur soutien à travers leur publicité accordé à notre journal qui se donne pour objectif depuis sa création d'être un pont francophone



Yann de Lansalut

Hüseyin Latif

entre la France et la Turquie. Selon Latif, il y a en Turquie un potentiel de 200 000 lecteurs ; il n'y a donc aucune raison pour qu'il n'y ait pas de journal quotidien en français.

Hüseyin Latif a remercié au début de la réunion Yann de Salut, qui a eu l'occasion de faire connaître aux journalistes son école. Les journalistes ont pu visiter à la fin de la réunion ce lycée vieux de 152 ans.

* İnci Kara, journaliste

PEUGEOT OPEN EUROPE
HOLIDAYS BY CAR

Surfez sur vos vacances,
profitez
de nos promotions*

www.peugeot-openeurope.com

Contrat TT à partir de 17 jours, réservé aux non-résidents de la Communauté européenne

- Une voiture neuve correspondant à votre choix
- Une assurance multirisque sans franchise
- Une formule hors taxes très économique et sans supplément
- Une assistance 24 h/24 et 7 j/7
- Un kilométrage illimité
- Une livraison et restitution dans 52 centres en Europe

PEUGEOT. POUR QUE L'AUTOMOBILE SOIT TOUJOURS UN PLAISIR.

* Promotions et conditions générales de vente Peugeot Open Europe disponibles chez votre représentant.

TEKOTO ISTANBUL
Plaza : Teraziler Cad. No:1 Çamlık Durağı 34785 Sarıgazi – Istanbul
Contact : M^{me} İpek Kiraz – Tél. : 0(216) 621 05 05 (pbx) – E-mail : ipek.kiraz@peugeot.com

ASLANIN KALBI TEKOTO'DA ATIYOR

*Her gün 19:00'a kadar açımız
*Ouvert tous les jours jusqu'à 19 heures
*Open until 7 p.m. everyday

552 144 508 RCS Paris 308 - C. Vallée Communication - Photos : Fotolia

Aujourd'hui la Turquie



Istanbul - Paris - Ankara - Genève - Izmir - Bruxelles - Antalya - Montréal

3 YTL - 1,70 euro

www.aujourdhuiturquie.com

N° ISSN : 1305-6476

Le journal francophone de la Turquie - numéro 37, spécial Istanbul, Mai 2008

Un accès facile vers le monde entier: GeoPostYurtiçi...



www.geopostyurtici.com.tr



Istanbul au printemps

Refik Halit Karay disait : « Le Bosphore ne veut pas de bruit de hache, ni d'odeur de ciment, ou bien nous perdrons les fées ».



Histoire du Grand Bazar d'Istanbul

Il est l'un des plus anciens centres commerciaux au monde. Pour le poète Orhan Veli, « Chaque rue, chaque allée sentent l'histoire et ce qui attire le plus c'est son mystère ». Alors, pour en savoir plus sur ce lieu mythique et si particulier nous avons rencontré Atilla Özbey, directeur de la revue « Kapalıçarşı » (le Grand Bazar).

(lire la suite page 11)



Raconter Istanbul, comprendre Istanbul

Tout est profond et intense à Istanbul. Des croyances différentes sont nées ici. Le sacré et la banalité, la continuité, la rupture et encore mille et une autres particularités sont associées et appartiennent à Istanbul. La fascination pour cette ville provient de ces paradoxes, sans oublier son histoire et sa géographie. Où commence et où se termine la réalité d'Istanbul ?



* Erkan Oyal

Une ville peut-elle autant mériter d'être une capitale ? Istanbul a été la capitale de trois grands empires : byzantin, romain, ottoman. Une capitale mondiale vieille de

2500 ans : Istanbul. Son histoire et sa géographie sont à l'origine de sa grandeur.

Les détroits, une situation géographique exceptionnelle. Une voie commerciale s'est ouverte avec le rattachement de la Méditerranée et de la mer Noire à travers deux détroits. Le premier système économique au



monde est peut-être né au VIIe siècle avant J.-C. suite à l'union de la Méditerranée et de la mer Égée avec les côtes de la mer Noire

colonisées par le peuple de Milet, ville d'Anatolie de l'Ouest.

Importante ville portuaire et commerciale, Istanbul a attiré les croyances, les espoirs des commerçants, des marins et des voyageurs.

Être un pont entre l'Europe et l'Asie a apporté à Istanbul autant d'inconvénients que d'avantages. Cette ville-pont entre l'Orient et l'Occident a attiré aussi bien des commerçants que des conquérants. Autant d'armées, d'envahisseurs, que de bateaux de commerce l'ont traversé.

(lire la suite page 111)

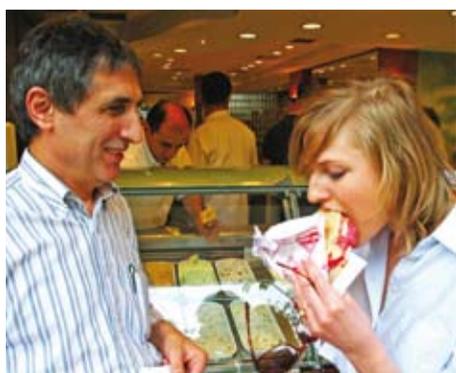
36^{ème} Festival international de musique d'Istanbul



Orchestre Borusan

Organisée par la fondation Art et Culture d'Istanbul (IKSV), il se déroulera du 6 au 30 juin. Plus de 500 artistes turcs et internationaux participeront à ce festival qui présentera 22 événements répartis dans différents lieux culturels et historiques de la ville.

Les parfums du printemps à Istanbul



À Moda, l'incontournable maître glacier : Ali Usta

Avec avril et mai commence une période pleine de joie et d'enthousiasme à Istanbul car on peut y admirer les paysages les plus beaux de Turquie, différents à chaque saison.

Les plantes variées de toutes les couleurs et le réveil des arbres suffisent à envoûter les hommes. La venue du printemps fertile ne s'arrête pas à la beauté des plantes, il y a aussi l'abondance des fruits et des légumes qui nous enchante. Tous ces fruits et ces légumes aux arômes enivrants nous redonnent alors de la jeunesse...

La fête de Pâques des chrétiens, la Pessah

des juifs et la fête du printemps célébrée dans le monde entier semblent presque annoncer l'été... L'odeur des œufs en chocolat de toutes les couleurs et celle du cerisier de Sainte Lucie le jour de Pâques émanent des pâtisseries de Taksim, de Şişli, de Kurtuluş et se répandent dans les rues ; ce parfum est le plus agréable et côtoie celui des gâteaux à l'anis, de la lavande fraîche, du maïs au lait, des amandes décortiquées et de l'écorce des pastèques qui viennent tout juste de devenir roses. Tous ces parfums sont les messagers de l'été...

(lire la suite page 111)

Istanbul : capitale culturelle de l'Europe en 2010



Sainte Sophie

(lire la suite page 111)

Histoire du Grand Bazar d'Istanbul

(Suite de la page 1)

Pourquoi avoir fondé la revue « Kapalıçarşı » ?

Je m'étais toujours posé des questions au sujet de ce lieu où j'avais gagné ma vie des années durant. Or, je n'avais eu que des réponses très différentes et pas très précises.



En 2000, lorsque je suis devenu le secrétaire général de l'association des artisans de Grand Bazar, j'ai lancé cette revue afin de mieux faire connaître le Grand Bazar mais également comme un support servant à étudier l'histoire et la culture de ce lieu. C'est alors que j'ai rencontré Rifat Dedeoğlu avec qui je partageais les mêmes idées à propos de Grand Bazar. Et contrairement à une grande majorité qui voulait la publication d'une revue du secteur, nous voulions une revue d'art et de culture. En septembre 2001, en publiant la revue, nous avons découvert que le Grand Bazar n'a jamais eu une publication propre depuis 541. C'était la première publication que nous avons publiée en septembre 2001. Ainsi, j'ai la certitude que, contrairement à ce que j'avais entendu dire, ce lieu n'a jamais été utilisé comme des étables et qu'il a toujours été un centre commercial, fondé par le sultan Fatih Mehmet.

Comment avez-vous effectué vos recherches et qu'avez-vous découvert de surprenant au sujet du Grand Bazar ?

Après les deux premiers numéros de la revue, Taha Toros, l'un des plus importants archivistes privés de Turquie, nous remis de nombreux documents très intéressants liés à cet endroit. Par ailleurs, j'ai rencontré à plusieurs reprises le défunt Çelik Gülersoy qui est, d'après moi, le chercheur ayant entrepris les travaux les plus sérieux et les plus fiables concernant le Grand Bazar. Son roman intitulé « Kapalıçarşı », est une œuvre qui donne les informations les plus exactes, les plus détaillées et les plus surprenante au sujet de ce lieu. Il m'a dit que mon travail était très difficile, qu'il avait fait plusieurs études concernant le Grand Bazar et qu'il connaissait très bien la vision qui y dominait.

Quant à nos découvertes, d'abord le Grand Bazar est la première banque du monde puisque la caisse enregistreuse a été utilisée pour la première fois ici. Les coffres-forts et les caisses du bazar initial servaient de dépôts dans lesquels les hommes laissaient leurs affaires à la consigne moyennant un paiement. C'est aussi le premier centre de bouquinistes du monde. Nous savons aujourd'hui, d'après les souvenirs des ambassadeurs qui ont été en poste ici lors des



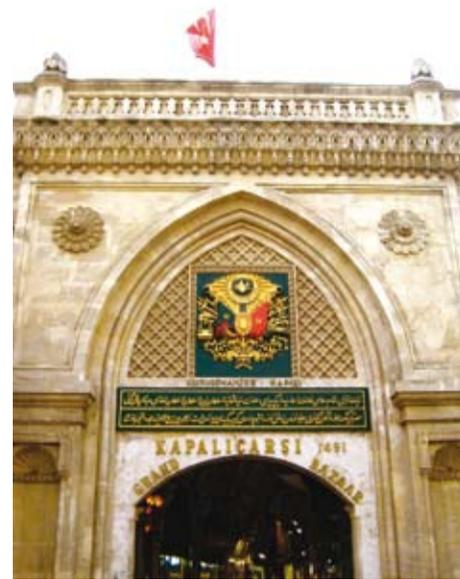
pillages suivant les guerres, les manuscrits, les gravures, que plusieurs récits ont été vendus par les janissaires aux bouquinistes qui se trouvent au Grand Bazar, et c'est d'ici qu'ils se sont exportés dans le monde. Ainsi, le Grand Bazar est le point de départ des ouvrages précieux se trouvant dans différents musées du monde. Et enfin, c'est encore ici le dernier point de la route de la soie, une vitrine qui s'ouvre au monde. Aussi, le Grand Bazar est-il l'incarnation de la magnificence de l'Empire ottoman durant toute cette époque. Au point qu'une attaque portée contre le Grand Bazar était aussi portée contre l'Empire.

Évidemment, c'est le lieu idéal pour connaître la structure socioéconomique du pays et il en a toujours été de même dans le passé.

À titre d'exemple, sur le marché de « Tahtakale » a lieu un impressionnant échange de devises. Dans les jours les plus difficiles, on y échange 10 millions de dollars.

Comment le Grand Bazar a-t-il été construit ?

On a d'abord bâti un premier marché, « le Bedesten » construit avec son architecture propre et typiquement ottomane. Et ce n'est que sous le règne du sultan Fatih Mehmet que la plus grande partie de l'actuel Grand Bazar a été construite. Il est formé donc de deux noyaux historiques entourés de 62 allées et ruelles, sans oublier tout ce qui se trouve à l'extérieur.



Y a-t-il une différence entre le Grand Bazar et les souks d'Afrique du nord ?

Le Grand Bazar est le plus ancien marché du monde. Mais malheureusement, il n'existe aucune étude historique sérieuse le concernant. C'est la vitrine du glorieux Empire ottoman qui s'étendait jusqu'en Afrique du nord et au Moyen-Orient. De plus, il est beaucoup plus étendu que les bazars d'Afrique du nord, d'Égypte et d'Israël et l'ambiance y est plus colorée, mixte et internationale.

Comment voyez-vous l'avenir du Grand Bazar ?

Le futur du Grand Bazar est lié à celui de la Turquie. Si le Grand Bazar est géré correctement et s'il a une structure juridique démocratique et contrôlable, tout le monde reconnaîtra très bien l'importance du Grand Bazar.

*Propos recueillis par Onur Eren

OSMAN NECMİ GÜRMEŒ

Ah vre Sevda!

“Ah vre sevda!
Vre, ne papaz anlar
ne hoca!”

KANAT

“Bu romana konu olan insanların birbirleriyle ve çevreleriyle kurdukları ilişkiler ve mücadeleleri, Hemingway'in *Ihtiyar Adam ve Deniz* romanında tarif edilen mücadeleden çok daha zengin. Burada ana tema, konuşma tarzlarına kadar birbirine benzeyen, tek ve ortak bir hassasiyette birleşen ve birbirine karışan Türk ve Yunan halklarının ortak bağlarından oluşa büyük ilişkiler ağıdır.”

Vasilis Vasilikos

KANAT KİTAP İnönü Cad. Dömen Sk. No: 1/4 Gümüşsuyu/İST.
Tel: (0212) 252 42 80 Faks: (0212) 293 15 44 WEB: www.kanatkitap.com

Istanbul : capitale...

(Suite de la page 1)



Füsun Istanbulu Dinçer

Le projet Istanbul 2010, faisant de la plus grande ville de Turquie la capitale culturelle de l'Europe, participe à l'ambition de relèvement de la valeur touristique de la ville, mais les plans régionaux et les initiatives privées ne sont pas à la hauteur de ce désir. Pour Mme Füsun Istanbulu Dinçer, professeur au département d'exploitation touristique de la Faculté d'économie de l'Université d'Istanbul, il est indispensable d'établir une planification pour redresser le tourisme d'Istanbul, qui reste encore derrière la ville d'Antalya en termes d'attractivité. Selon professeur Dinçer, un des inconvénients du secteur du tourisme est le manque de coopération en son sein et le peu de solidarité entre les organismes. Malgré les efforts des organisations non gouvernementales et du secteur public, l'absence d'un état d'esprit adapté au tourisme dans notre pays est un obstacle pour le développement d'un tourisme culturel en Turquie. Néanmoins, le processus d'adhésion de la Turquie à l'Union européenne aura une influence positive sur le secteur à travers

l'imposition des normes européennes. Depuis les années 1980, le tourisme de masse a été privilégié, et pour infléchir cette tendance et relever la qualité culturelle du secteur, deux événements importants se présentent à court et moyen termes : Istanbul 2010 et le centenaire de la République en 2023.

Le Pr. Dinçer insiste pour réaliser de nouvelles études afin que les agences de voyages proposent de nouveaux programmes plus soucieux de la richesse naturelle et culturelle d'Istanbul. Istanbul 2010 sera une sorte de test pour la Turquie et nous aurons alors une décennie pour améliorer les problèmes liés au tourisme afin qu'Is-



tanbul soit prête pour 2023. L'effort des services publics et un investissement considérable des sociétés privées suivant un plan bien établi permettront de faire connaître Istanbul en tant que ville culturelle, riche en manifestations artistiques, en lieux de culture et de mémoire et en équipements sportifs et touristiques.

*Propos recueillis par Ilker Birkan

Raconter Istanbul, comprendre Istanbul

(Suite de la page 1)

Avec les grandes découvertes, Istanbul perd le titre de « capitale mondiale ». Istanbul, qui possédait une part importante du commerce mondial, fut privée de ressources commerciales comme Samarcande, Trébizonde ou Venise.

L'unité et l'harmonie créées par la nature et les hommes pendant des siècles ont donné à Istanbul d'importantes richesses depuis l'Antiquité jusqu'à aujourd'hui, et ce pour toujours. C'est ce qui contribue au renouvellement permanent d'Istanbul. Tout est entremêlé à Istanbul, et tout est séparé à la fois. La réalité et la légende, la beauté et la laideur. La pauvreté est ici, le sultanat et l'injustice aussi... Qu'a-t-on perdu du passé ? Réfléchir sur Istanbul, c'est dresser une liste interminable de questions.

L'art, la science et la culture qui pensent Istanbul, la notion d'Istanbul dans les mémoires et les esprits des hommes, ainsi que le sentiment stambouliote dans le cœur des gens ont produit des œuvres durables. Il y a peu de villes qui aient suscité tant de fascination sur les artistes.



Maintes fois, Istanbul offre aux écrivains une identité d'œuvre d'art dans sa totalité. Certains écrivains créent leur propre univers avec le grenat des faïences vieillies de leurs yalis sur le Bosphore, d'autres avec le blanc des guillochis des barques ; certains poètes avec les tulipes multicolores qui somnolent dans les pelouses vertes d'Emirgan, d'autres avec les enfants qui décortiquent des moules ; certains conteurs avec Bebek, ou Kanlıca,

ou Bostancı, ou les îles, ou les nuages, les arbres de Judée nés au printemps, la pélamide et la bonite qui arrivent à l'automne.

Du sacrifice d'un poète de toutes les richesses persanes pour une seule de ses pierres, de l'appel d'un autre pour « qu'elle s'assoie selon son désir sur le trône de son cœur jusqu'à la mort », Istanbul est une ville « qui vaut la peine de sacrifier sa vie même pour l'amour d'un seul de ses quartiers ».

De nombreuses plumes littéraires ont façonné et imaginé Istanbul, de Nedim à Enderunlu Fazıl, de Servet-i Fünun à Yahya Kemal, d'Orhan Veli à Sait Faik, de Haldun Taner à Abdülhak Şinasi Hisar en passant par Ahmet Hamdi Tanpınar, Nazım Hikmet, Nedim Gürsel ou encore Orhan Pamuk.

Si Istanbul disparaissait

Istanbul m'en voudrait

Son vocable aussi...

Plus rien n'existerait à mes yeux

Le feu d'un instant

Ne brûlerait plus au bout de la mèche

Une existence de fou

Une pépinière de jujube

M'en voudront, aux côtés de ma grand-mère

Ma grand-mère – qui cachait

Sous ses cils

Le bleu obscur de la nuit,

Je crois qu'elle, aussi, a disparu

Entraînant derrière elle

Son jardin au saule pleureur...

Istanbul, pour ceux qui vivent ici, n'est peut-être pas la bien-aimée à qui l'on écrit des éloges et des poèmes. Mais avec ses minarets et ses gratte-ciel, son nouvel an et son jeûne du ramadan entremêlés, c'est une métropole que personne ne réussit à quitter, bien qu'elle ait terrifié à maintes reprises ses propres habitants. On ne s'étonne plus de rien ici. Peut-être cette chose que l'on appelle une métropole est-elle un lieu où l'on ne doit s'étonner de rien. Mais le reniement d'Istanbul a une universalité complexe, c'est une ville qui a sa propre poésie, à chaque

époque.

Écoutons Muhsin Ertuğrul, doyen du théâtre turc :

« Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai toujours eu un faible pour Istanbul. J'ai tant cherché à savoir pourquoi, mais en vain. Ce n'est pas un amour pour ma terre natale, ce n'est pas non plus l'amour d'une ville qui contient les tombes de mes parents ou des souvenirs nombreux. J'aime Istanbul même quand je suis seul, même quand je ne parviens pas à manger à ma faim. Je ne sais pas ce que j'aime en elle, mais j'aime Istanbul dans son ensemble. »

Je t'ai regardée du haut d'une colline, hier, chère Istanbul

Il ne reste aucun lieu que je n'aie vu, ni visité, ni aimé.

Assieds-toi sur le trône de mon cœur jusqu'à ma mort selon ton désir

Je me sacrifierais pour l'amour d'un seul de tes quartiers

Si le sort tournait gentiment en ma faveur

Si le domaine m'offrait une seule étoile

Je serais indifférent à cette bonté

Je préfère retourner à Istanbul »

Disait aussi Yahya Kemal...

« Quand je me suis levé ce matin, j'ai senti en moi le plaisir d'un joli rêve ; j'avais l'impression qu'un arc-en-ciel s'était dessiné dans mon esprit. À l'image d'un enfant qui vient d'écouter un conte de fée, j'avais, moi, ce vieil homme, plein de rêves, de lumières, de couleurs dans la tête. Ces rêves étaient ornés de soleils rouges qui se levaient et se couchaient, d'eaux mauves qui coulaient à n'en plus finir, d'étangs qui faisaient flotter la Lune sur leurs eaux, d'arbres qui semaient des étoiles et non pas des feuilles, quand ils se secouaient. Je pensais qu'un lumignon se balançait au-dessus de ma tête ; j'étais fait de rêverie et de contes. Pourquoi étais-je ainsi, disais-je, quel rêve ai-je vu ?

Je me suis souvenu par la suite. Je m'étais promené sur le Bosphore hier soir. J'étais toujours sous son effet, sa saveur. » Refik



Halit Karay, en partie dévasté, – moitié heureux moitié affligé – en partie joyeux, disait qu'il fallait aimer de la sorte le Bosphore, toujours plus beau qu'avant, toujours plus attirant et ajoutait : « Le détroit ne veut pas de bruit de hache, ni d'odeur de ciment, ou bien nous perdrons les fées. »

L'amoureux du Bosphore a offert le concept de Civilisation du Bosphore à la langue turque ; nous ne pouvons pas parler d'Istanbul sans citer Abdülhak Şinasi Hisar, l'auteur des « Clairs de Lune du Bosphore », chef-d'œuvre composé sur la vie, la culture, la nature de la ville.

Les espoirs et les craintes règnent toujours au sujet de l'avenir d'Istanbul, de nombreuses raisons nourrissent cela. La première est l'étonnement ressenti face à l'accroissement rapide, les transformations et le contrôle. La deuxième est le sentiment de perte face aux changements rapides de beaucoup de choses précieuses. La troisième est le sentiment d'avoir laissé passer une grande occasion et la dernière est l'angoisse de la vie quotidienne dans cette ville qui grandit à toute vitesse.

« Paris n'est pas une ville, c'est un monde », avait dit le roi François Ier. C'est très juste, mais pas suffisant. Il aurait dû ajouter : « tout comme Istanbul ».

Et disons à l'unisson avec Halil Cibran : « Laisser le présent vivre en commémorant le passé et avec la nostalgie du futur »...

*Erkan Oyal,

journaliste, enseignant et présentateur du JT sur TV8

Les parfums du printemps à Istanbul

(Suite de la page 1)



*Ayşe Buyan

Les froides journées de l'hiver sont finies, ceux qui savent vivre à Istanbul peuvent désormais se promener dans les rues en tenue légère, sans parapluie, et déjeuner en contemplant longuement la mer depuis leur café préféré. Les effluves de café et de chocolat vous inviteront à déguster tartes aux fruits et pâtisseries légères. Les petites prunes vendues au comptoir ou dans une charrette de 4 saisons et le sel vendu dans un cornet de papier sont aussi des signes avant-coureurs de l'été.

Lorsque l'on parle des pâtisseries légères de l'été, des glaces et autres, on pense immédiatement au quartier de Moda qui se

trouve sur la rive anatolienne. C'est ici que se rendent le plus les Stambouliotes, durant les beaux jours du printemps et de l'été, pour le paysage incomparable qu'offrent les terrasses et les jardins ainsi que pour les prix abordables.

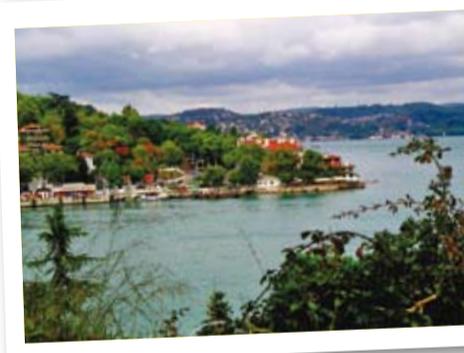
Le printemps est aussi la saison la plus prisée des touristes locaux et étrangers pour profiter de l'immense richesse culturelle et de la géographie exceptionnelle d'Istanbul. Lorsque l'on fait le tour du Bosphore sur un bateau, mâcher lentement, en respirant l'odeur d'iode de la mer, le poisson du détroit cuit au barbecue et glissé dans du pain avec de l'oignon et du persil est un grand plaisir et



un grand classique d'Istanbul. En fin de journée, une bière fraîche bue au « Çiçek Pasajı » de Beyoğlu, accompagnée de frites et de calmars, nous prépare pour le soir ; ensuite, la nuit qui s'écoule dans

les bars aux hors-d'œuvre colorés nous transporte vers les printemps anciens, avec un léger air de Byzance...

Avec une magnifique vue sur Istanbul et le Bosphore, les lumières des yalis qui se reflètent sur l'eau, les barques de pêcheurs qui glissent dans l'obscurité, l'ombre des ponts dont les lumières illuminent la rive d'en face... Istanbul est une immense ville sans fin pour ceux qui savent rêver et vivre.



Lorsque la femme, qui jette son châle sur ses épaules, boit sa liqueur ou son café, elle paraît toujours plus belle pour l'homme qui lui fait face.

La magie est là. Un parfum de saison qui nous fait tourner la tête, deux sourires chaleureux et un léger parfum de raki, de poisson et de melon.

Les saisons de ma ville ont ces parfums...

Ayşe Buyan

abuyan@gmail.com

SOLE E SPIAGGIA: una delle mille ragioni per scegliere la Turchia.



Turchia
Sì!

TURKISH AIRLINES 